IMAGES

No. 615 — LE CAIRE (EGYPTE) 23 JUIN 1941



PAIX ET SERENITE...
à l'Exposition des Photos de Guerre
Les princesses Elisabeth et Margaret-Rose, filles des souverains britanniques, aiment beaucoup les bêtes. L'un de leurs compagnons de jeu favoris est une chienne, Jane, avec laquelle on les voit ici. (Lire l'article à l'intérieur)

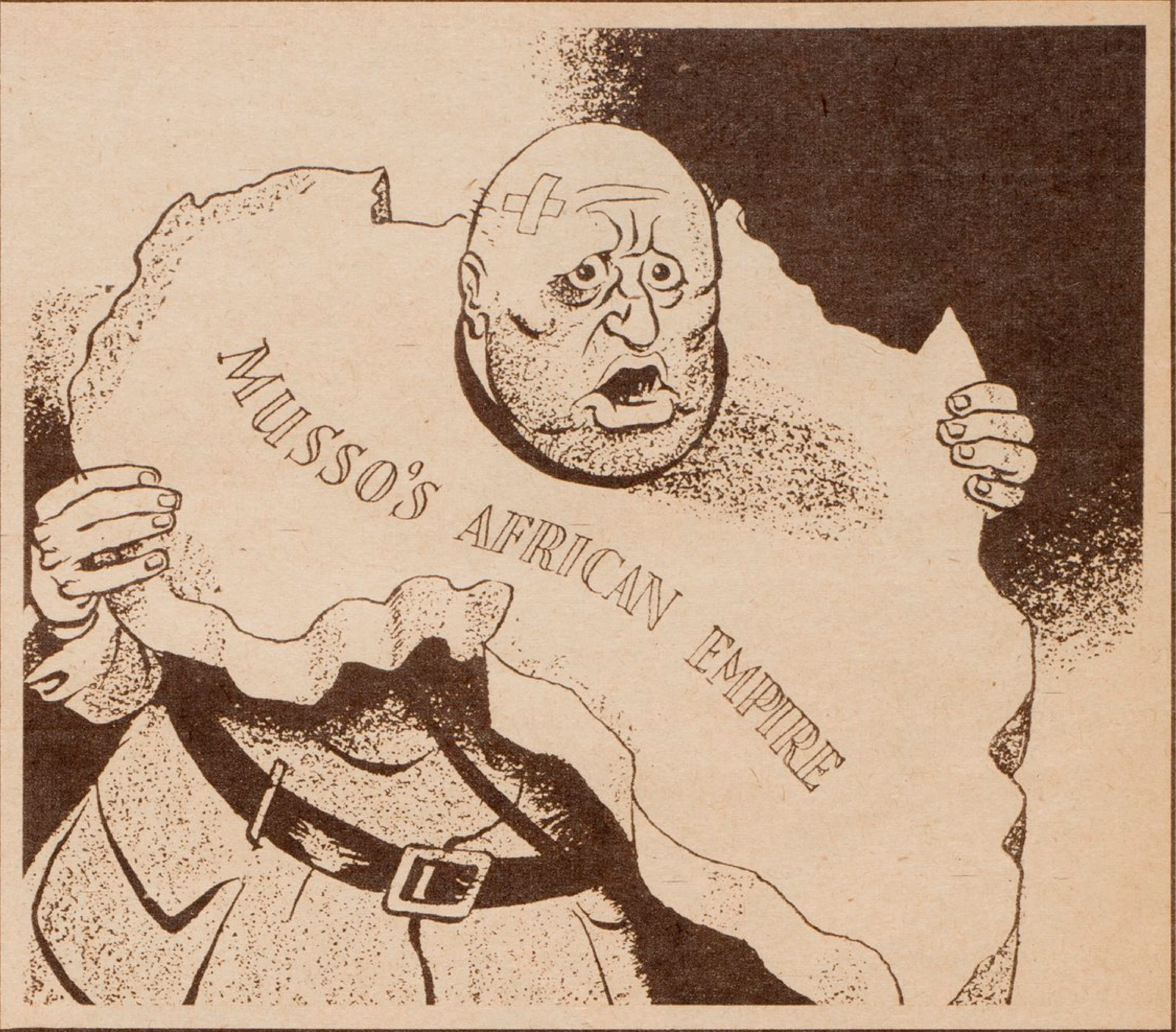
LIRE DANS CE NUMERO :

LA BATAILLE DE SYRIE

15 mills
20 mils en Palestine



GLANE DANS LA PRESSE



↑ L'Impero... Hier une auréole... Aujourd'hui un carcan. (Daily Mirror)

→ Hitler à Staline. — Nous sommes unis jusqu'à la mort (Washington Post)

Hospitalité



Au sortir du spectacle, emmenez vos invités prendre une tasse de café bien préparé. Le café, quand il est de qualité, repose l'esprit fatigué par plusieurs heures d'attention concentrée. Il a en outre un effet stimulant sur les nerfs et inocule à l'organisme une vitalité et une fraîcheur toujours nouvelles.

GROUND COFFEE

BRAZILIAN COFFEE STORES

TRADE MARK

DIMANCHE PROCHAIN :

POUR TOUS CEUX QUI VEULENT OUBLIER LES SOUCIS DE L'HEURE

IMAGES

PUBLIE UN NUMÉRO SPÉCIAL D'UNE FORMULE ORIGINALE :

UNE HEURE D'OUBLI...

COUVERTURE EN COULEURS — P.T. 2

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Conflit, peut-être non... mais pas alliance loyale !

Toute politique étrangère d'un pays est dictée par des forces permanentes, auxquelles on ne peut longtemps se dérober. Ces « permanences » sont de nécessité géographique ou économique, s'imposant aux jeux politiques, pour les ramener toujours à la même ligne impérieuse.

C'est pourquoi nous avons vu Staline refaire la politique de Pierre le Grand, malgré les fondamentales divergences idéologiques entre l'impérialisme du tsar et l'internationalisme du communisme. Mais les deux ont pratiqué la guerre du débouché sur la mer, avec toutes ses conséquences de guerres et d'alliances. Maintenant, Staline se retrouve face à face avec l'Allemagne dont il a voulu ignorer le dynamisme en marche vers l'Est, malgré toutes les diversions de l'autre côté. La nécessité pour l'Allemagne surpeuplée, de s'assurer des champs de blé et des puits de pétrole, a été plus forte que le pacte d'août 1939.

Durant presque deux ans, Berlin et Moscou ont cru pouvoir se dérober à cette réalité qu'est l'Ukraine, convoitée ardemment par l'Allemagne, ou du moins les deux ont fait semblant de l'ignorer, n'étant pas prêts pour un conflit à son sujet. Le Führer voulait auparavant liquider le front français et Staline espérait que, de toute façon, après une campagne de l'Ouest, Hitler serait plus affaibli. Mauvais calcul, car il eut mieux valu pour les Soviets que l'Allemagne eût à se battre, simultanément, sur deux fronts.

Ainsi, après avoir fait des incursions, l'un en Finlande et dans les pays baltes, l'autre en France et dans les Balkans, les deux compères se regardent à nouveau pardessus l'Ukraine.

Se battront-ils ?

Les nouvelles sont des plus contradictoires, bien que les préparatifs allemands ne se discutent plus et que la Roumanie — qui se battrait aux côtés de l'Allemagne, pour reconquérir la Bessarabie — soit également sur un pied de guerre, au degré d'évacuer Bucarest et de transférer les ministères à l'Intérieur, tandis que, de son côté, la Russie mobilise et rend inutilisables les voies stratégiques dont la Reichswehr pourrait se servir.

Mais il est probable qu'ils s'arrangeront. Seulement, qu'on ne dise pas une alliance loyale ni une adhésion au pacte tripartite de l'Axe, qui n'est plus tripartite que de nom. Le dictateur rouge cédera vraisemblablement, car, de par sa faute, il se trouve isolé sur le continent.

Il a sacrifié la France et l'Angleterre, bien que depuis 1890, avec la chute de Bismarck et la naissance de nouveaux impérialismes allemands, la politique russe se soit solidarisée avec le Quai d'Orsay et le Foreign Office, qu'une action franco-anglo-russe soit devenue une de ces « permanences » de politique extérieure pour les trois pays.

En août 1939, il a sacrifié les Alliés ; maintenant, il est tout seul, ne pouvant même plus compter sur la Bulgarie ou la Yougoslavie, qui se seraient battues à ses côtés, s'il ne les avait pas abandonnées à la curée hitlérienne. Staline cédera donc, par un accord qui lui sauvera à peine la face, car tout accord ne peut que comporter une concession visible du côté russe. Les concessions que Staline aura refusé à Hitler ne se verront pas. Mais que la leçon lui serve et qu'il se souvienne d'être prêt. Si, pour le moment, il ne peut ou ne veut affronter l'Allemagne qui n'a pas encore gagné la guerre, si elle la gagne, il ne pourra jamais plus l'affronter. Mais d'ici quelques mois, quand commencera une nouvelle bataille à l'Ouest, qu'il ait le cœur de jouer un rôle important à l'Est et de hâter l'écroulement de la tyrannie hitlérienne, en jetant l'armée rouge dans la mêlée. Ce sera pour lui l'unique moyen de sauver la Grande Russie, qui doit survivre au bolchevisme.

De toute façon, il se prépare.

■

Le désarroi de l'ordre nouveau

La propagande allemande prend un ton de plus en plus embarrassé, à mesure que se prolonge la guerre contre l'Angleterre. Cette propagande hitlérienne, façonnée à l'image de la révolution et de la doctrine nazies, se trouvait très à l'aise quand il fallait souffler sur la haine et l'amertume refoulées du peuple allemand. Mais que cette propagande devient maladroite quand elle parle de l' « ordre nouveau »...

L'on devine l'embarras qu'éprouvent Gœbbels et ses acolytes à prêter à Hitler des intentions qu'il n'avait jamais eues, quand il a commencé la guerre, à le représenter comme animé d'intentions honnêtes et pacifiques à l'égard du continent européen, désireux d'y établir une collaboration d'égal à égal... alors que l'esprit et la lettre de « Mein Kampf » démentent, de la première page jusqu'à la dernière, cette thèse de la collaboration, ne parlent que de conquête et d'exploitation tant de la France que de la Russie, au seul profit de l'Allemagne.

Hitler et tous les dirigents nazis sont forcés aujourd'hui d'emprunter les formules de paix et de collaboration, qu'ils ont cyniquement tournées en ridicule tant que la victoire leur paraissait certaine, dans le seul but d'avoir les mains libres contre l'Angleterre, de l'abattre... et puis de se retourner contre les peuples d'Europe et de satisfaire leurs revendications territoriales, politiques et économiques, jusqu'au dernier iota.

Seulement, cette manœuvre cousue de fil blanc et que Churchill vient de déjouer par la conférence des gouvernements alliés au palais de St. James est en train de coûter à Hitler tous les fruits de ses victoires provisoires... sans aucunement lui valoir cette victoire définitive sur l'Angleterre, qui, dans son esprit, doit lui permettre de revenir sur toutes ses promesses et d'établir une hégémonie allemande en Europe destinée à durer pendant des siècles.

L'Allemagne avait des revendications traditionnelles sur le Tyrol du Sud et Trieste. Dans le but d'isoler la France, Hitler déclara solennellement qu'il renonçait à toute demande territoriale envers l'Italie.

Aujourd'hui, nous le voyons promettre à Darlan l'intégrité de la France, sauf l'Alsace-Lorraine, et de son Empire colonial, tandis qu'il autorise Mussolini à occuper la Grèce que l'Italie n'aurait jamais pu conquérir sans l'aide militaire nazie. Certes, Hitler estime toutes ces concessions provisoires... mais le peuple allemand, qui n'est pas du tout sûr de la victoire finale, se demande si son chef n'est pas en train de vendre toutes ses conquêtes à la poursuite du mirage d'une victoire sur l'Angleterre.

Vichy a payé le tribut du sang

La campagne de Syrie et du Liban touche à sa fin. Elle n'a malheureusement pas entièrement été la pénétration pacifique que tout le monde, Alliés, Français libres et Français de France, Syriens et Libanais, aurait voulu qu'elle fût. Elle a été sanglante, sur sa fin, parce que le gouvernement de Vichy voulait donner à l'Allemagne une preuve de sa bonne foi. Le général Weygand avait cependant informé le maréchal Pétain que la Syrie était indéfendable et il fallait le croire, car il avait commandé en chef dans cette région et connaissait l'état de l'armée du Levant, de son armement et de ses munitions.

Chef d'Etat, le maréchal Pétain ne pouvait que s'incliner devant l'avis du technicien autorisé. Il préféra suivre celui du politicien Darlan et décréter une « effusion de sang » qu'il savait stérile.

Effusion de sang qui est également un manquement aux engagements de la France envers les Syriens et les Libanais, faisant de leur pays un champ de bataille, alors que les habitants de Damas et de Beyrouth avaient insisté auprès du général Dentz pour évacuer le pays, puisqu'il ne pouvait gagner la bataille ; ce qui eût été logique et humain. Mais Darlan voulait payer aux Allemands le tribut du sang. Il ne lui portera pas bonheur.

D'Egypte, d'Amérique, de tous les coins du monde où se trouvent des émigrés syriens et libanais, arrivent les messages d'enthousiasme, car la patrie chère à leurs cœurs va revivre enfin.

L'émigré des plaines de Damas ou des montagnes du Liban emporte avec lui l'image du pays, de la famille, des amis, et elle ne s'efface jamais de sa mémoire. A chaque bonne affaire, il prélève une somme qu'il envoie au village.

Pour se marier, la plupart du temps il traverse les mers afin d'épouser une fille de chez lui et la ramener à l'étranger. Ses fils parlent l'arabe aussi bien que l'anglais ou le brésilien et, en Amérique, il y a plus de vingt publications de langue arabe.

Aussi, quand toutes ces riches et puissantes colonies apprirent que l'heure de l'indépendance avait sonné pour leur terre maternelle, s'empressèrent-elles de câbler leur joie. Elles attendent maintenant avec impatience que la libération soit complète pour s'associer généreusement à la restauration, à l'œuvre nationale dans une atmosphère nouvelle, où toutes les bonnes volontés peuvent désormais donner leur mesure.

■

Le pacte germano-turc

Quant au pacte germano-turc, il n'a pas donné à Hitler le retentissant profit moral auquel il s'attendait. Il y a des mois que von Papen court après ce pacte, dont il voulait faire une alliance en bonne et due forme, contre l'Angleterre. Toutes les promesses ont été faites, même aux dépens d'alliés de l'Allemagne, sans que le président Ismet en eût été persuadé. Ayant signé un traité avec l'Angleterre, il se refusait à tout accord y portant atteinte.

Finalement, von Papen reculant de plus en plus, une formule anodine fut trouvée : le pacte de non-agression, le plus clair et le moins équivoque, un pacte qui est une capitulation allemande.

On sait que jamais la Turquie n'avait songé à attaquer l'Allemagne et que c'est plutôt l'Allemagne qui entretenait des visées hostiles, au moins celle d'un libre passage de ses troupes. Quand donc un pacte est signé, engagement de non-agression des deux côtés, ce sont la Turquie et l'Angleterre qui y gagnent, car la Turquie devient — de par l'acquiescement même du Reich — l'écran idéal entre les appétits hitlériens et l'Orient arabe, allié de l'Angleterre.

C'est pourquoi, dès la première minute, la presse internationale a situé le pacte sur son véritable plan : pas contre l'Angleterre.

Et si un pacte avec l'Allemagne ne peut être une fin en lui-même, mais doit être dirigé contre quelqu'un, eh bien, c'est contre la Russie, en crise avec l'Allemagne, que le dernier pacte est dirigé.

■

La fermeture des consulats

Les relations entre le Reich et les Etats-Unis deviennent de plus en plus paradoxales ; elles ne sont pas cordiales, mais elles ne sont même pas froidement protocolaires. Elles sont plutôt un état de guerre, mais sans coups de canons. Pour combien de temps ?

La dernière manifestation de ces relations originales a été la fermeture, de part et d'autre, des consulats allemands et américains.

Washington a commencé et avec de justes motifs. Comme toute institution allemande à l'étranger, les consulats de la croix gammée étaient de véritables centres d'espionnage et de sabotage. Ces derniers temps, ils avaient exagéré leur activité ; ils voulaient gagner de vitesse le président Roosevelt ; l'impressionner par les grèves, les explosions dans les usines, éventer sa tactique et la rendre publique, ameuter contre lui l'opinion publique. Ou bien, en cas de guerre, avoir auparavant détraqué la production d'armements, les voies de communication, les ports.

A plusieurs reprises, surtout après quelques grèves et explosions partielles dans les usines de guerre, la police était remontée jusqu'aux consulats, pour trouver le cerveau organisateur. Finalement, le gouvernement ferma ces consulats.

Hitler répondit en fermant les consulats américains en Allemagne et dans les pays occupés. Geste uniquement pour la galerie, car les Américains ne retiraient aucun profit de ces consulats, en temps de guerre.

Au point de vue international, c'est la première étape de la rupture des relations, car on ne conçoit vraiment pas que deux pays puissent entretenir des relations diplomatiques, quand ils en sont arrivés là !

Et l'on ne sait pas encore ce que va être la riposte américaine au torpillage du « Robin Moor », ayant maintenant la preuve qu'il l'a été par un sous-marin allemand.

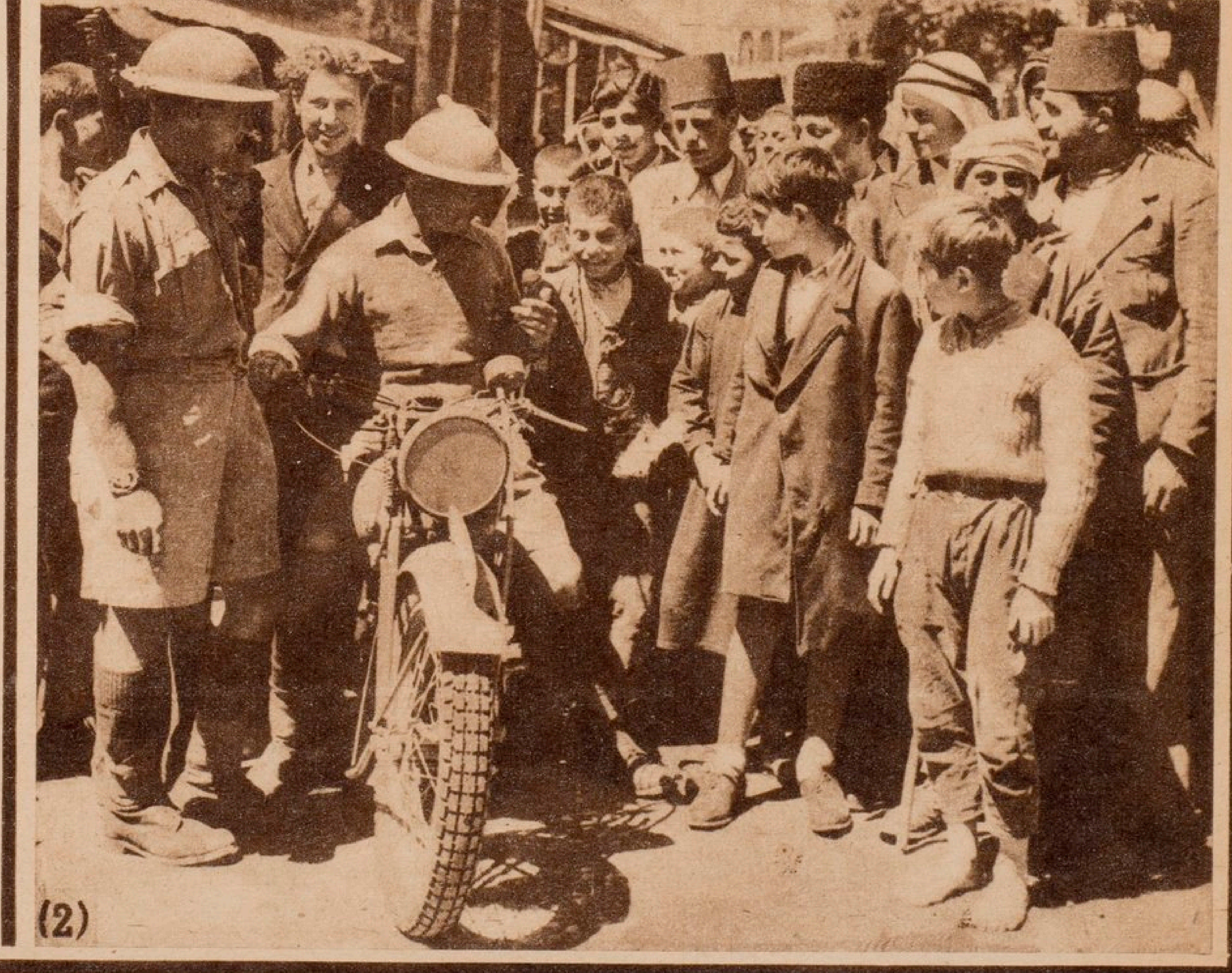
Il est vraiment logique que Hitler veuille frapper quelques grands coups avant l'hiver, pour signer n'importe quelle paix, avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, devenue fatale.

LA BATAILLE DE SYRIE

Les événements de Syrie — où l'avance des troupes impériales britanniques et des forces françaises libres se poursuit avec succès malgré la résistance offerte, en certains points, par les troupes du gouvernement de Vichy — continuent à occuper le premier plan de l'actualité. Dans cette page et dans les trois qui suivent, nos lecteurs trouveront des photographies et des cartes qui leur permettront de mieux suivre les opérations en cours, ainsi que divers textes dont l'un, notamment, retrace l'évolution de la situation en Syrie depuis la fin du mois de juin 1940, date à laquelle l'armistice franco-allemand a été appliqué aux Etats sous mandat. Ci-dessus : le long de la côte de l'antique Phénicie, une colonne de tanks britanniques s'avance en territoire syrien. Que de souvenirs ce paysage n'évoque-t-il pas pour les estiveurs égyptiens !



(1)



(2)

1. L'avant-garde britannique fait son entrée dans une petite localité de Syrie. De part et d'autre de la route qui la traverse, la population s'est massée pour voir passer les troupes. 2. Ce soldat britannique ne s'était jamais imaginé qu'on pouvait devenir aussi vite populaire. En quelques minutes, il s'est acquis la sympathie de toute la population d'un petit village. Il est vrai que sa moto y est pour quelque chose.

① JUIN 1940-JUIN 1941
PERIODE TROUBLE DANS L'HISTOIRE DU LEVANT

Juin 1940...

Dans l'un des salons de l'Orient Palace, l'hôtel le plus moderne et le plus select de Damas, un groupe d'officiers français est attablé à l'heure de l'apéritif du soir, C'est un dimanche. Dehors, il fait un temps magnifique qui donne aux choses, alentour, un air à la fois heureux et tranquille.

Cette ambiance de calme n'est, cependant, qu'une apparence. La radio, quelques moments auparavant, a diffusé de mauvaises nouvelles. La bataille de France tourne de plus en plus mal. L'armée française vient, une fois de plus, d'échouer dans ses efforts en vue d'endiguer le flot des divisions allemandes. L'entrée en guerre de l'Italie est, par ailleurs, considérée comme imminente...

Devant les verres de pernod auxquels aucun d'eux n'a l'envie de toucher, les officiers français discutent de la situation. Les visages sont tendus, les propos graves. Ils font un effort pour trouver des raisons d'espérer, mais on les sent étreints par l'angoisse de la défaite...

A un moment donné, deux officiers anglais, venus de Transjordanie passer quelques jours de permission en Syrie, pénètrent dans le salon et vont prendre place à une table voisine de celle occupée par leurs collègues français...

Cinq, dix minutes passent...

Tout à coup, un des officiers anglais se tourne vers les officiers français et leur dit dans leur langue :

— Messieurs, je me suis permis de suivre votre conversation. Mon ami et moi, nous partageons vos inquiétudes. Mais la situation, si critique qu'elle puisse être, n'est pas désespérée. La France est le pays des miracles. Il ne peut être vaincu. Nous sommes là, d'ailleurs, pour empêcher qu'un tel malheur arrive. Nous lutterons dix ans s'il le faut, mais nous aurons la victoire...

Ces mots, dits simplement, d'une voix calme, confiante, électrisent ceux à qui ils s'adressent. D'un seul geste, les officiers français se sont levés. On les devine profondément émus.

— Vous avez raison, dit l'un, un capitaine de trente ans au plus, nous saurons tenir. D'autant plus que vous êtes là.

Puis, se tournant vers ses collègues :

— Messieurs, je vous invite à lever vos verres à notre grande alliée l'Angleterre...

Une demi-heure plus tard, Français et Anglais dînaient à la même table. Le repas fut une belle manifestation d'amitié franco-anglaise.

Juin 1941...

Des troupes françaises et anglaises sont aux prises. Entre les unes et les autres, des combats ont lieu, des coups de feu sont échangés. Les mêmes officiers qui dînaient côte à côte il y a un an s'affrontent peut-être aujourd'hui à la tête de leurs hommes...

Juin 1940... Juin 1941... Cela ne fait que douze mois à peine.

Oui, mais pendant ces douze mois il y a eu l'armistice. Il y a eu, surtout, la collaboration.

Si, à la fin du mois de juin 1940, les autorités françaises de Syrie n'étaient pas revenues sur leur décision première de continuer la lutte aux côtés de l'Angleterre, nous n'aurions pas, entre autres choses, assisté aux opérations qui se déroulent actuellement entre les troupes impériales britanniques et les forces françaises libres d'une part et l'armée du gouvernement de Vichy de l'autre.

A la suite de quelles circonstances les autorités en question décidèrent-elles de déposer les armes ? L'acceptation de l'armistice correspondait-elle, par ailleurs, aux vœux des troupes et de la population ? Ce sont là deux questions auxquelles il est, plus que jamais, intéressant de chercher à répondre.

Lorsque, le 22 juin, la nouvelle que la France et l'Allemagne avaient signé un armistice parvint à Beyrouth, M. Gabriel Puaux, qui était alors Haut-Commissaire, et le général Mittelhauser, qui avait remplacé le général Weygand à la tête des troupes du Levant, jugèrent d'un commun accord qu'il était dans l'intérêt des Etats sous mandat de poursuivre la lutte aux côtés de l'alliée britannique. Ils se mirent aussitôt en contact avec le général Catroux, commandant des troupes d'Indochine, avec M. Peyrouton, résident général en Tunisie, avec M. Le Beau, gouverneur général de l'Algérie, et avec le général Noguès, commandant en chef du théâtre des opérations en Afrique du Nord, lesquels furent unanimes à les encourager dans leur décision. Convaincus que leur attitude était conforme à celle des autres chefs de l'Empire, M. Gabriel Puaux et le général Mittelhauser tinrent, toutefois, avant de prendre une décision définitive, à s'assurer que les représentants des communautés françaises de Syrie et du Liban partageaient leur façon de voir. Au Grand Sérail, à Beyrouth, M. Gabriel Puaux convoqua les chefs des établissements français de la capitale libanaise lesquels, à une importante majorité, se déclarèrent pour le rejet de l'armistice. A Damas, le délégué du Haut-Commissaire, le comte de Hautelocque, à qui quelques semaines plus tard un officier allemand allait avoir l'outrecuidance d'écrire pour l'informer qu'il occupait sa maison, quelque part dans le nord de la France, convoqua à une réunion identique les personnalités françaises de la ville parmi lesquelles se trouvait le conseiller Fauquenot, l'une des figures les plus marquantes de l'espionnage français au cours de la dernière guerre. L'accord, en ce qui concernait la continuation de la lutte, fut à peu près unanime. Des réunions du même genre eurent lieu dans les autres villes importantes des territoires sous mandat. M. Gabriel Puaux consulta également quelques personnalités syriennes, après quoi, dans une proclamation adressée à la population, il annonça que, d'accord avec le général Mittelhauser, il avait décidé de demeurer fidèle à l'alliance avec l'Angleterre et de continuer la lutte à ses côtés.

Cette nouvelle fut, en général, accueillie avec satisfaction. Tandis que le général de Larminat, alors colonel, chef d'état-major du général Mittelhauser, exposait aux troupes, dans une série de notes, les raisons pour lesquelles il convenait de rejeter l'armistice, des délégations de notables se rendaient chez M. Gabriel Puaux pour le féliciter de la décision prise. Quant aux chefs des établissements français, ils s'étaient empressés d'adresser des télégrammes de ralliement au général de Gaulle.

Cette situation devait, cependant, être de courte durée. Moins d'une semaine plus tard, M. Gabriel Puaux et le général Mittelhauser étaient informés par le général Noguès de sa décision de renoncer à continuer la lutte. Dès le moment, en effet, où il s'était prononcé en faveur de la résistance, le commandant en chef du théâtre des opérations en Afrique du Nord s'était heurté à l'opposition de ses collaborateurs les plus directs, opposition qui devait bientôt devenir catégorique. Le général François, commandant des troupes d'Afrique du Nord, avait déclaré, en dépit de la volonté des officiers et des cadres, se ranger aux côtés du maréchal Pétain. Anglophobe notoire, l'amiral Esteva, commandant de la marine, avait de son côté donné libre cours à son ressentiment contre l'alliée d'hier. Appuyé par l'amiral Darlan, il avait refusé de suivre le général Noguès, entraînant à sa suite la plus grande partie de l'aviation et un grand nombre de fonctionnaires coloniaux. Le général Noguès, dans ces conditions, ne pouvait que renoncer à sa première résolution, et cela d'autant plus que, du point de vue matériel, la résistance s'était également avérée difficile.

En Afrique du Nord, son attitude eut pour résultat d'entraîner le ralliement au gouvernement Pétain des gouverneurs qui, au début, s'étaient déclarés en faveur de la continuation de la lutte. En Syrie, elle contribua à ébranler la décision des autorités civiles et militaires que l'arrivée inopinée du général Weygand allait définitivement convaincre d'accepter l'armistice.

Que se passa-t-il exactement au cours de l'entrevue historique qui eut lieu, de nuit, au Grand Sérail de Beyrouth, entre le général Weygand, M. Gabriel Puaux et le général Mittelhauser ? On ne le saura que plus tard. Il est permis, cependant, de penser que l'ancien commandant en chef des forces du Levant développa devant ses interlocuteurs la thèse d'une capitulation imminente de l'Angleterre, capitulation qui rendait inutile toute velléité de résistance de la part de l'Empire français. Des considérations d'ordre personnel durent également intervenir. Tant M. Gabriel Puaux que le général Mittelhauser avaient leur famille en territoire occupé et il n'est pas impossible que la crainte de représailles ait contribué à les amener à composition. Quoi qu'il en soit, dès le lendemain, le général Mittelhauser faisait connaître aux troupes de Syrie que l'armistice devenait applicable aux Etats sous mandat dont les puissances de l'Axe entendaient respecter l'intégrité. Dans la proclamation qu'il fit en cette occasion, le général Mittelhauser ne cacha pas, cependant, qu'il avait pris cette décision à son corps défendant, si l'on peut dire, réservant son opinion et soulignant que l'avenir dirait qui avait raison. Quant au Haut-Commissaire, il adressa à la population un message dont certains passages, nettement mystiques, lui valurent d'être appelé dans divers milieux : l'Ange Gabriel.

Comment l'acceptation de l'armistice fut-elle accueillie par les troupes et la population ? Des rapports présentés à l'état-major par les Commissions de censure postale, sur l'état d'esprit des troupes au moment de l'armistice, rapports établis d'après les correspondances des militaires, il ressort que la plupart des officiers et des sous-officiers, ainsi que la moitié au moins de la troupe proprement dite étaient en faveur de la continuation de la lutte. Quant à ceux qui considéraient qu'il fallait accepter l'armistice, leur attitude était dictée par des mobiles divers et ils pouvaient être rangés en plusieurs catégories. Il y avait ceux qui jugeaient que la France avait commis beaucoup d'erreurs et qu'il n'était que juste qu'elle payât la rançon de sa politique. Il y avait ceux dont la guerre avait ébranlé les nerfs et pour qui l'armistice était, en quelque sorte, une délivrance. Il y avait ceux pour qui la fin des hostilités signifiait avant tout le retour dans leur pays, la reprise de la vie normale au milieu des leurs. Il y avait ceux que la guerre avait meurtris, ceux dont elle avait détruit les maisons et dispersé les familles et à qui l'armistice offrait justement l'occasion d'aller se rendre compte « de ce qui se passait là-bas ». Il y avait les antimilitaristes pour qui la défaite signifiait la mise en veilleuse, pour un temps plus ou moins long, de l'armée. Il y avait, enfin et surtout, ceux qui considéraient qu'il fallait accepter l'armistice puisque Pétain avait jugé que la France devait le faire et qui répétaient, à la suite du vainqueur de Verdun: « Trop peu d'enfants, trop peu de travail, trop peu d'alliés. » Quant à la population, sa foi dans la France lui fit accepter avec une certaine facilité une situation dont il lui était à ce moment-là impossible de mesurer les conséquences.

Dès le lendemain de l'application de l'armistice aux Etats sous mandat, le colonel de Larminat, considéré comme l'âme du mouvement de résistance, fut démis de ses fonctions en attendant de comparaître devant un tribunal militaire pour crime de haute trahison. Comme il était des plus populaires à Beyrouth, il fut décidé qu'il ne serait point jugé dans cette ville, mais à Damas, où des préparatifs furent faits en conséquence. Conduit dans la capitale syrienne, l'ancien chef d'état-major du général Mittelhauser y fut interné dans une unité du train, située sur la route menant à l'aérodrome de Mezzé. Il ne devait pas y demeurer longtemps. Vingt-quatre heures plus tard, on apprenait avec stupéfaction à Damas que le prisonnier avait réussi à s'évader dans la nuit. Dans quelles circonstances et grâce à quels appuis ? On l'ignore. Les autorités, en tout cas, ne parurent pas très décidées à faire la lumière sur cette fuite étonnante. Elles se contentèrent d'un simulacre d'enquête, d'un rapport qui ne concluait à rien. Et cette attitude ne fut pas sans augmenter l'impression de mystère créée par certaines circonstances étrangères de l'évasion, au premier rang desquelles il faut citer le fait que le colonel de Larminat avait été interné dans une pièce dont les fenêtres étaient dépourvues de barreaux et donnaient sur des champs...

La nuit même de sa fuite, le colonel de Larminat passa la frontière et se rendit en Palestine où il se joignit aux forces britanniques. Son départ fut le signal d'une série de ralliements. Des officiers, des sous-officiers, de simples soldats passèrent la frontière avec armes et bagages pour se rendre soit en Palestine, soit en Irak, soit en Transjordanie. Le mouvement prit une ampleur considérable dans certaines formations, notamment chez les légionnaires, les aviateurs, les spahis et les conducteurs de chars blindés. Dans beaucoup de cas, les départs furent favorisés en sous-main par les chefs de corps eux-mêmes. Dans une ville de la Djézireh, le colonel commandant la garnison organisa le passage en Irak d'une partie de ses troupes. Un général commandant une des divisions du corps expéditionnaire en fit autant et seules des raisons d'ordre familial empêchèrent son propre ralliement. Quant au passage en Palestine, avec armes et bagages, des légionnaires polonais, il fut organisé par les autorités elles-mêmes, lesquelles permirent le départ, en même temps que des hommes, du matériel de premier ordre dont ils disposaient.

Par la suite, cependant, des mesures énergiques furent prises afin d'essayer de mettre un terme aux passages de frontière. Une note du général Weygand assimila ceux qui passaient en territoire britannique à des déserteurs en temps de guerre. Des troupes de sur-



Trois tanks australiens en reconnaissance avancent à travers la campagne syrienne.

veillance furent envoyées aux frontières. Des barbelés furent installés sur les routes principales. Enfin, en ce qui concerne l'aviation, la plus grande partie des appareils furent dépourvus de leurs moteurs, ce qui empêcha les envols illicites. Ces mesures, cependant, ne furent prises qu'une douzaine de jours après l'application de l'armistice aux Etats sous mandat. Pourquoi ? Beaucoup d'explications ont été données de ce retard. L'une consiste à penser que les autorités, malgré les ordres reçus, tinrent à laisser toute liberté de partir à ceux qui désiraient continuer la lutte.

A quelques jours de là, le général Mittelhauser fut remplacé par le général Fougère. Le général Lepetit, commandant supérieur des troupes du Levant, fut de son côté nommé chef d'état-major de l'armée métropolitaine et remplacé par le général Massiet.

Violemment anglophobe, le général Fougère organisa dès son arrivée des conférences destinées à expliquer aux officiers les raisons de la défaite française et d'où il ressortait que cette dernière devait, en grande partie, être imputée à la déficience de l'aide britannique. Le général Fougère s'attela, d'autre part, à la tâche d'épurer les troupes placées sous ses ordres des éléments en faveur d'une continuation de la lutte. Des modifications importantes furent apportées aux cadres. Les réservistes démobilisés furent, en partie, remplacés par des officiers, des sous-officiers et des soldats venus de la métropole et connus pour leur loyalisme à l'égard de Vichy. Enfin, il fit preuve à l'égard de la Commission d'armistice italienne d'un esprit de conciliation qui, souvent, allait au delà des concessions possibles. Cette tendance fut heureusement refrénée dans une certaine mesure par M. Gabriel Puaux, lequel s'efforça, semble-t-il, de faire à la Commission le minimum de concessions et obtint, d'après certaines sources, des autorités militaires que la plus grande partie des avions se trouvant en Syrie fût envoyée en Indochine.

Au point de vue militaire, il semble que l'activité de la Commission d'armistice italienne ait consisté surtout en des opérations de recensement destinées à préparer la voie à une utilisation éventuelle du matériel, des aérodromes et des points stratégiques des Etats sous mandat. Il apparaît, par contre, qu'elle a beaucoup fait pour hâter la démobilisation d'une importante partie de l'armée de Syrie dont l'Italie craignait à juste titre qu'elle se retournât un jour contre elle. Remarquons, en passant, que cet empressement a été, en définitive, des plus préjudiciables à l'Axe, puisqu'il a eu pour résultat que les troupes vichystes se trouvent actuellement en état d'infériorité numérique vis-à-vis des Britanniques et des Français libres.

M. Gabriel Puaux, à qui M. Jean Chiappe avait, au début, été désigné comme successeur, fut remplacé au mois de décembre par le général Dentz, qui avait été gouverneur militaire de Paris au moment de l'entrée des troupes allemandes dans la capitale, et qui devait cumuler les fonctions de Haut-Commissaire et de commandant des troupes des territoires sous mandat. Rappelé à cette même date, le général Fougère fut au dernier moment maintenu en Syrie où il assuma des fonctions dont on ignore exactement la nature. Dès son arrivée, en tout cas, le général Dentz se trouva devant une situation difficile. Les événements qui s'étaient produits depuis l'armistice avaient provoqué, dans l'esprit des populations, une évolution caractéristique. Les victoires grecques et britanniques sur les troupes italiennes avaient prouvé à tous les gens sensés que l'invulnérabilité de l'Axe n'était qu'un mythe. Elles avaient, par ailleurs, rendu intolérable la présence d'une Commission d'armistice dont les membres prenaient des attitudes de vainqueurs. La résistance anglaise avait, de son côté, détruit l'argument le plus important avancé en faveur de l'acceptation de l'armistice, à savoir que l'Angleterre était sur le point de capituler. Enfin, l'activité de certains agents italiens, les arrivées constantes de propagandistes de l'Axe, le retour en Syrie de personnages autrefois bannis avaient eu pour résultat que beaucoup de gens se demandaient s'il était bien vrai que l'Allemagne et l'Italie n'avaient pas l'intention d'attenter à la souveraineté de leur pays.

A ces raisons de mécontentement moral, si l'on peut dire, étaient venues s'en ajouter d'autres, d'ordre matériel. Le pays se débattait dans des difficultés alimentaires qui, chaque jour, devenaient plus grandes. Les efforts tentés, d'abord par des techniciens français, ensuite par des techniciens étrangers, de faire fonctionner la raffinerie de Tripoli n'avaient produit que des résultats négligeables. La population était d'autant plus encline à murmurer qu'elle savait pertinemment qu'une partie des privations qui lui étaient imposées aurait pu lui être évitée.

D'abord latent, le mécontentement populaire allait prendre, par la suite, une forme plus agressive. A Damas, des grèves sanglantes eurent lieu. A Beyrouth, des enfants défilèrent dans les rues en criant : « Du pain ! Du pain ! » En même temps qu'elle demandait à manger, la foule manifestait son hostilité vis-à-vis de l'Axe et de la collaboration. Elle applaudit ouvertement à la leçon cuisante infligée un jour par certains Grecs de Beyrouth à des membres de la Commission italienne d'armistice. Elle lacéra des affiches convoquant les membres du Fascio à des réunions. Elle couvrit les murs du consulat d'Italie à Beyrouth de dessins représentant des evzones. Elle multiplia sur les édifices publics les inscriptions témoignant sa sympathie pour la cause britannique. Ce sentiment populaire était si fort que, jusqu'au mois de mai, un journal de langue française de Damas mettait en vedette les victoires anglaises et publiait quotidiennement les communiqués de guerre du commandement britannique.

Pour ce qui est des troupes, elles avaient subi, bien que dans une mesure moindre, une évolution semblable à celle de la population. Chaque jour qui passait augmentait le nombre de ceux qui se demandaient si leurs chefs avaient bien fait de renoncer à continuer la lutte. Les tentatives d'infiltrations ennemies allaient, d'ailleurs, contribuer bientôt à augmenter le nombre des mécontents. De sourde qu'elle était au début, l'hostilité de ces derniers devint graduellement ouverte. Des incidents regrettables furent enregistrés au cours de conférences destinées à gagner les officiers à la cause de la collaboration. Des officiers furent chargés d'en surveiller d'autres. Le commandement dressa des listes de suspects dont certaines ont été trouvées au cours de l'avance anglaise. Ces mesures n'eurent, cependant, qu'un effet relatif et, après une longue période d'arrêt, les ralliements à la France Libre recommencèrent de plus belle, facilités par le fait qu'à Beyrouth même il existait un bureau de recrutement, camouflé en maison de commerce, où tous ceux qui désiraient s'engager dans les forces gaullistes étaient mis en mesure de passer la frontière.

Les semaines qui précédèrent la rébellion irakienne placèrent les troupes et la population des territoires sous mandat dans une situation dramatique. Les aérodromes étaient utilisés par des avions allemands. Près de deux mille techniciens nazis, camouflés en touristes, allaient et venaient librement dans toute la Syrie et le Liban. Les agents et les agitateurs de Berlin, les von Rosen et les von Hentig, se comportaient exactement comme s'ils se trouvaient en pays conquis. Les troupes françaises se demandaient avec angoisse si elles n'allaient pas, par un tragique paradoxe, être conduites à combattre aux côtés et au service de l'ennemi d'hier. Quant à la population, elle se posait la question de savoir si son territoire n'allait pas servir de monnaie d'échange...

L'action anglo-française du 8 juin est venue servir de dénouement à cette crise.

Combien, parmi ceux que leur loyalisme à la personne du maréchal Pétain pousse aujourd'hui à s'opposer à l'avance des troupes impériales britanniques et les forces françaises libres, doivent déplorer le concours de circonstances qui les a obligés, à eux qui avaient refusé de continuer la lutte, à reprendre les armes contre l'allié d'hier !

MARCEL PERRIER

② EN MARGE DES OPERATIONS
CES VILLES DONT ON PARLE

DAMAS :

La plus ancienne ville du monde, dit-on. C'est sur son « chemin » que saint Paul se convertit et devint apôtre du christianisme. Elle fut la capitale des califes Ommeyades et est maintenant la capitale de la République syrienne. Dans toutes les guerres dont le Proche-Orient fut le théâtre, Damas joua un rôle de premier plan. Elle demeura toujours le « cœur du monde arabe ». Son oasis, sa « ghouta », ses jardins, ses fruits, ses rivières et ses canaux en font l'un des sites les plus enchanteurs de l'Orient.

Sa population, qui se monte actuellement à 300.000 habitants, est à la fois la plus aimable et la plus turbulente des pays arabes. C'est là que les traditions, les coutumes, les principes de l'Islam trouvent peut-être les plus zélés des conservateurs. Ses « souks » sont des plus pittoresques

Dominer Damas, c'est dominer la Syrie. A l'heure où paraîtront ces lignes, Damas aura peut-être accueilli les Anglo-Gaullistes et leur aura demandé la réalisation de leurs promesses d'indépendance, car dans nulle ville des pays arabes la soif de la liberté n'est aussi vive que dans la capitale syrienne.

BEYROUTH :

La Beryte des Phéniciens. Les Romains en firent un centre de culture remarquable. Les Libanais l'appellent la « perle de la Méditerranée », appellation que les Egyptiens donnent aussi à Alexandrie et les Palestiniens à Haïfa. Beyrouth est maintenant la capitale de la République du Liban et le siège du Haut-Commissariat français en Syrie et au Liban.

Ce port est le principal débouché vers la mer de ces Etats et compte environ 180.000 habitants. Population laborieuse le jour, bruyante la nuit, toujours préoccupée de politique.

Bâtie en amphithéâtre sur un promontoire que surplombe le Liban, Beyrouth constitue l'un des plus beaux sites du Levant.

SAIDA :

Ville du Liban. L'antique Sidon des Phéniciens. Elle fut une ville universelle et un grand centre politique, économique et maritime. Elle n'est plus qu'un gros village courbé sous le poids de son histoire et de ses souvenirs. Tombes, grottes, sarcophages, colonnes, murailles, forteresse en ruine dite « Château de la mer » où résida saint Louis ; jardins superbes, plage.

SOUR :

Sœur de Saïda. C'est la Tyr des Phéniciens, qui résista aux assauts d'Alexandre le Grand et ne tomba entre ses mains qu'après treize ans de siège. Comme Sidon, elle n'est plus que le souvenir d'un passé glorieux, et comme elle, ses vestiges antiques parlent toujours aux générations présentes de ce grand passé.

MARJEYOUN :

Textuellement : la plaine des sources. Chef-lieu d'un district frontière entre le Liban et la Palestine. Centre industriel et commercial.

DJEZZIN :

Ville du Liban à 900 mètres d'altitude. Centre d'estivage Position stratégique. Chute d'eau de 80 mètres de hauteur.

TRIPOLI :

Les « Trois villes ». Elle fut fondée par les Phéniciens venus de Tyr, de Sidon et d'Arad. Résidence des comtes de Provence, dont le fameux Raymond de Toulouse. Château fort admirablement conservé, que les Arabes appellent « Kalaat Sanjal », c'est-à-dire « Citadelle de Saint-Gilles ».

Rattachée au Liban depuis 1919, Tripoli a pris une importance encore plus grande depuis que la pipe-line y déverse une partie du pétrole irakien. Aérodrome ; tête de ligne du chemin de fer vers Homs, Hama et Alep. Au loin, Tripoli est dominée par les fameux cèdres du Liban. Une rivière, venant de la montagne des Cèdres, l'arrose. Les chrétiens du Liban l'appellent Nahr Kadicha (le fleuve sacré) ; les musulmans de Tripoli l'appellent Nahr Abou Ali.

ALEP :

Deuxième ville de Syrie, capitale de la région du Nord : 300.000 habitans ; émule et concurrente de Damas. Sa citadelle arabe est l'une des mieux conservées et des plus imposantes en Orient. Sa population est un mélange de races et de religions.

L'influence turque y est grande. Alep est une ville industrielle et commerciale, dont l'importance vient surtout de sa position qui en fait le point de rencontre des routes allant de l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord.

DEIR EZZOR :

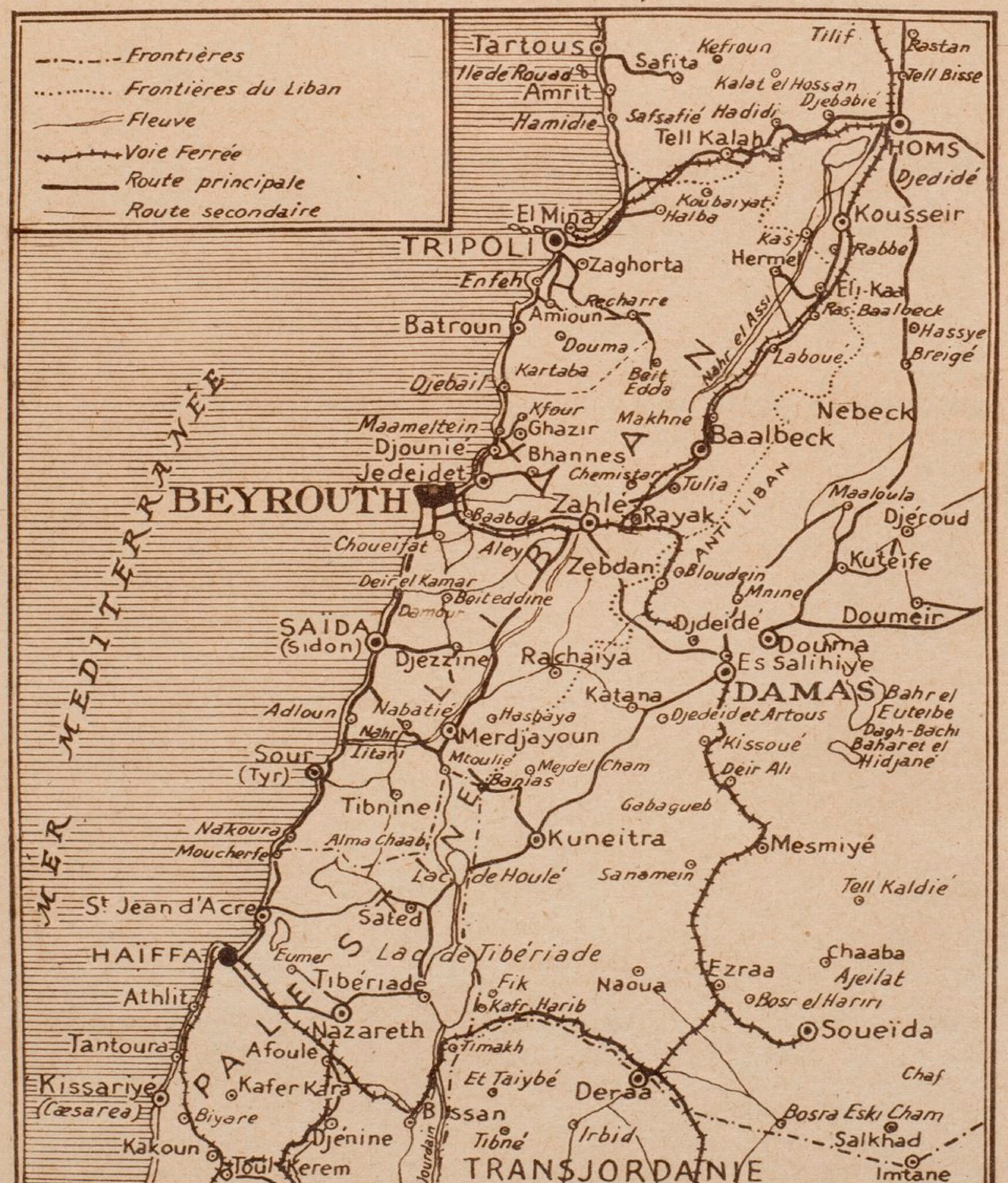
Poste important en plein cœur du désert syrien, entre l'Irak et la Syrie. Aérodrome. Centre bédouin. Route des caravanes. Les Français y envoyaient en résidence forcée les leaders nationalistes syriens.

PALMYRE :

En arabe « Tadmour ». Ruines gigantesques de l'époque grecque et surtout romaine. Capitale de l'illustre Zénobie, la « Zabba'a » des Arabes.

KONEITRA :

Petite ville de Syrie. On en parle parce qu'elle est le chef-lieu de la région où vivent les Tcherkesses, dont les cavaliers forment l'élite des troupes de Syrie ralliées aux Gaullistes, et commandées par le populaire colonel Collet. C'est là qu'autrefois, au début du mandat, le général Gouraud fut l'objet d'un attentat qui faillit lui coûter la vie.



Carte de la Syrie et du Liban. Nos lecteurs pourront, grâce à elle, suivre les opérations qui se déroulent au Liban et autour de Damas. Nous y avons indiqué, en effet, toutes les régions et les villes dont il est question dans les communiqués, ainsi que les voies de communication qui y conduisent.



L'actuelle tension germano-russe pose, en même temps que le problème du ravitaillement en vivres de l'Allemagne, celui de ses visées sur les puits de pétrole du Caucase, de l'Iran et de l'Irak ainsi que sur l'Orient en général. En faisant, comme il le fait, peser la menace de ses divisions sur la Russie, Hitler tend à obtenir de cette dernière une partie des fameux blés de l'Ukraine. Mais il est permis de penser qu'il vise également à obtenir de la Russie qu'elle le laisse, de gré ou de force, prendre pied en Orient, ce qui lui permettrait, en même temps que d'atteindre l'Angleterre, de s'emparer des nombreux puits de pétrole qui se trouvent dans cette partie du monde. Cette carte indique en détail la situation des différents puits qu'Hitler convoite. Elle montre également les obstacles naturels qu'Hitler devrait surmonter dans sa tentative de passer en Orient à travers le Caucase.

③ EN ATTENDANT LA LIBERATION

LE SPECTRE DE LA FAMINE S'EVANOUIT

Le succès de la campagne anglo-gaulliste de Syrie et du Liban n'aura pas seulement pour effet la réalisation des aspirations nationales libano-syriennes, mais aussi l'évanouissement du spectre de la disette qui menaçait les deux pays.

En effet, si, d'une part, le représentant de la France Libre en Orient, le général Catroux, a proclamé l'abolition du mandat et la reconnaissance de l'indépendance de la Syrie et du Liban, reconnaissance approuvée et garantie par le gouvernement britannique, l'Angleterre a décidé, d'autre part, la levée du blocus et le rattachement des pays du Levant, aussitôt libérés, au bloc du sterling. Cette double décision aura pour effet de garantir à l'avenir le ravitaillement de la Syrie et du Liban, l'écoulement de leurs produits et la stabilisation de leur monnaie.

C'est à tort que l'on croit, à l'étranger, que la Syrie et le Liban manquent de vivres. Cette allégation, répandue par les autorités françaises fidèles à Vichy, avait pour but de faire croire aux Syriens et aux Libanais de l'étranger ainsi qu'au monde entier que les Anglais, en procédant au blocus de la Syrie et du Liban, affamaient délibérément la population.

Il y a quelques jours, un financier libanais, dont le témoignage est à l'abri de tout soupçon, M. Kettaneh, délégué du Rotary à Beyrouth, déclarait que les fonctionnaires français avaient accaparé le blé, prévoyant que les Allemands allaient occuper le pays. Ils voulaient de la sorte créer une pénurie artificielle de blé, bien qu'il existât un surplus de 260.000 tonnes de ce produit.

A cette déclaration de M. Kettaneh, il y a lieu d'ajouter les précisions suivantes :

1°) La Syrie est un pays exportateur de blé. Malgré cela, la population ne trouvait sur le marché ces derniers temps que du pain noir, vendu à un prix extrêmement élevé ;

2°) La Syrie et le Liban importent du sucre ; or, les autorités françaises laissaient de grandes quantités de ce produit pourrir dans les dépôts sans se préoccuper de pourvoir aux besoins de la population ;

3°) L'importation du pétrole et de la benzine avait été arrêtée ; mais dans les dépôts de Tripoli, d'immenses quantités de pétrole étaient emmagasinées et la raffinerie de cette ville en tirait assez de benzine pour approvisionner tout le pays pendant longtemps. Malgré cela, le bidon de benzine était dernièrement vendu au prix de trois livres égyptiennes ;

4°) Ce que nous avons dit au sujet du sucre et de la benzine s'applique aussi au riz ;

5°) La Banque de Syrie et du Liban, dont le capital ne dépasse pas deux cent mille livres syriennes, a été autorisée à émettre des bank-notes pour une valeur totale de près de soixante millions de livres. Ces bank-notes portent cette curieuse mention : « Payable par chèque sur Paris ou sur Marseille » ;

6°) Tout l'or a été saisi ; il est interdit, en Syrie et au Liban, non seulement de faire sortir l'or du pays, mais aussi de l'y faire entrer ;

7°) Les ressortissants français en Syrie et au Liban ont le droit d'expédier en France des colis postaux contenant des produits alimentaires, à condition que le poids de chaque colis ne dépasse pas trois kilos. Mais, par contre, chaque Français peut envoyer autant de colis qu'il veut. On peut imaginer la quantité considérable de produits alimentaires qui ont dû prendre le chemin de la France — ou de l'Allemagne — par cette voie.

Pour ces raisons, et pour d'autres que nous négligeons de citer, la Syrie et le Liban se débattaient dans une situation économique grave, presque désespérée, et voyaient rôder le spectre de la disette et de la famine.

Ce spectre rappelait aux Syriens et aux Libanais les souffrances qu'ils avaient endurées pendant l'autre guerre, les privations de toutes sortes qui n'épargnèrent ni les riches ni les pauvres, les milliers d'affamés qui parcouraient, hâves et déguenillés, les ravins et les bois, arrachant les herbes et les racines des arbres pour s'en nourrir, les cadavres jonchant les routes et les sentiers des montagnes. Ce spectre leur rappelait le retour aux cierges d'antan, le manque absolu de sucre et son remplacement par le raisin, l'impossibilité de trouver un morceau de pain contre une pièce en or, la vente des bijoux de la famille pour un repas, les transes inexprimables de tout un peuple affamé.

Allait-on, en 1941, revivre les années de 1914-1918 ? Vichy allait-il, aujourd'hui, prendre à sa charge de jouer le rôle que joua si bien Istamboul il y a 22 ans ?

Rien qu'à y penser, les Syriens et les Libanais se raidissaient, s'insurgeaient et se décidaient à ne pas laisser leur patrie mourir deux fois de la faim, en moins d'un quart de siècle.

Et pendant qu'ils réfléchissaient, qu'ils se concertaient, qu'ils se préparaient à lutter contre l'adversité, voilà que la délivrance arrive !

Les premiers effets de l'action anglo-gaulliste commencent, d'ores et déjà, à se faire sentir. Dans les régions libérées, au sud du Liban et de la Syrie, de grandes quantités de vivres ont été envoyées par les autorités palestiniennes. La benzine, transportée de Haïfa et mise à la disposition du public à Tyr, à Sidon et dans les villages libanais et syriens du Sud, y est vendue maintenant au même prix qu'en Palestine. Détail significatif : du même coup, la benzine reparaît comme par enchantement dans les régions non encore occupées du pays et y est offerte au public avec cinquante pour cent de réduction sur le prix. Ce qui indique que la benzine ne manquait pas en Syrie et au Liban, mais qu'elle était accaparée à des fins peu avouables.

Résultat final : la Syrie et le Liban auront leur juste part de l'aisance relative dont jouissent, en temps de guerre, les pays faisant cause commune avec l'Empire britannique et rattachés au bloc du sterling.

DIMANCHE PROCHAIN :

UNE HEURE D'OUBLI...

IMPRESSIONS DE FRANCE NON OCCUPEE

Dans notre numéro « Où va la France ? », on a lu avec intérêt le témoignage objectif de Me Aby Harari sur la vie à Paris, depuis l'occupation allemande. Mais la France a aujourd'hui une capitale politique : Vichy, une capitale industrielle : Lyon, et une capitale commerciale et maritime : Marseille. Me Harari, qui a visité tout récemment ces trois capitales de la zone dite libre, a recueilli des impressions vivantes et dignes de retenir l'attention du lecteur.



Quelque part aux environs de Lyon, un groupe de Compagnons de France fait une séance d'hébertisme en campagne. Il semble qu'un grand nombre parmi ceux qui ont adhéré au mouvement de la jeunesse en France l'aient fait avec l'idée de se préparer pour le jour où le pays pourrait reprendre la lutte.

Premiers moments en zone non occupée

Je suis dans la carriole qui m'emmène cahin-caha vers le chemin de fer de Pau. Les deux cents mètres de zone neutre sont franchis, je suis enfin en France non occupée. Une joie folle s'empare de moi. Je parle sans suite au paysan qui nous mène, aux deux ambulancières qui m'accompagnent pour s'enrôler dans l'armée de la France Libre. Voici la première étape accomplie. Ont-elles prévu les suivantes ? « Vous quittez votre famille et vos amis, vous risquez une forte peine si l'on vous prend. Je vous admire, mais votre audace m'effraie. » Elles répondent à mes questions anxieuses par monosyllabes. Elles ont confiance et cela suffit. Le guide, le paysan, tout le peuple s'est attendri quand elles ont raconté leurs intentions. L'une habitait Boulogne et sa maison a été détruite, l'autre n'a pas de foyer, c'est une infirmière de profession. Elles se sont rencontrées à Paris et sont parties. Elles ne rentreront que dans une France purgée du Boche. Cette certitude leur suffit à tel point qu'en me quittant, elles me donnent leur adresse de Paris pour nous revoir après guerre.

Le peuple français pour la France Libre

La sympathie qu'elles ont suscitée autour d'elles m'a fait bien augurer du moral français en zone non occupée. Dans un territoire artificiellement limité et trop restreint, engorgé de tous les hommes qui craignaient à juste titre l'influence allemande, je m'attendais à trouver un découragement général. Je croyais que l'effet de la propagande gouvernementale, le respect des valeurs extra-politiques que représentent les techniciens et les militaires qui dirigent le pays auraient sapé tout esprit de revanche, mais je me trompais. Je n'ai pas eu de peine à voir qu'après une référence respectueuse à la figure du maréchal, mes interlocuteurs me parlaient avec passion des nouvelles d'Afrique et de France Libre.

Tel mon camarade Claude C... que j'ai rencontré par hasard dans un train. Il fait partie de ces groupements de jeunes qui se forment au maniement de la hache et de la scie, au lieu du fusil et de la mitrailleuse, mais ont gardé leur entrain. « Je vais à Marseille, me dit-il, parce que je risque d'y trouver un bateau pour m'enfuir. Nous sommes trois copains et l'un de nous connaît quelqu'un de haut placé qui nous aidera. Et tu sais bien pourquoi tant de jeunes gens répondent à l'appel du gouvernement pour s'engager dans l'armée active. Ils se préparent à se battre. »

L'Angleterre gagnera la guerre

En venant de Châtelguyon dans un taxi privé, le chauffeur qui me prenait pour un employé de la Compagnie du Canal de Suez me dit :

— Que pensez-vous des actions de la Compagnie ? Vont-elles baisser ?

— Cela dépend de l'issue de la guerre, lui dis-je. Car si l'Angleterre gagne la guerre, elles ne pourront qu'augmenter de valeur.

— Mais il n'y a aucun doute là-dessus, et je suis sûr que j'ai fait une bonne affaire en gardant ces deux cents livres anglaises que j'ai achetées avant-guerre.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de fuir et d'aider les Anglais ?

— Ah ! mon bon monsieur, je le voudrais bien, mais je ne peux pas laisser ma femme et mes enfants comme cela. Mais si l'on a besoin de moi un jour, je ne serai pas le dernier à donner un coup de main.

C'est le même bruit partout, qui devient parfois violent.

Un prisonnier évadé attend son heure

Mon ami Pierre R... qui était prisonnier à Sagan, en Allemagne, est parvenu à s'enfuir en décembre. Il a tué deux gardiens. Il a risqué mille fois sa vie, et de retour en France, il n'arrivait plus à croire à son bonheur. « Tu penses que je les ai assez vus, les Fritz. Je n'ai aucune envie de me laisser prendre de nouveau. Pour l'instant je ne peux rien faire, mais si l'occasion se présente... »

Quant cette occasion miraculeuse se présente, en effet, ils ne sont pas lents à la saisir. Il me parlait de son camarade aviateur qui était allé rendre visite à ses collègues de l'aéroport de Vichy. Le gros avion de passagers venait d'atterrir. Tous les officiers étaient descendus pour faire pointer leurs papiers. Notre ami saute dans l'avion et décolle à la stupéfaction de tous. L'avion allemand qui venait de Berlin, le voyant surgir, est obligé de dévier de sa route pour le laisser passer. Il a rompu tous les barrages de la chasse anglaise et il est arrivé à Londres sain et sauf.

Manifestations à Lyon et Marseille

Il y eut des incidents de rue aux environs du 15 mars, à Marseille. Dès qu'on les apprit à Lyon, les étudiants décidèrent d'organiser un monôme dans la rue de la République. L'Université de Lyon a gagné en vitalité ce qu'a perdu celle de Paris et le mot d'ordre se transmit à la vitesse de l'éclair. D'ailleurs, aux séances noires que tiennent les « littéraires » de la Faculté, l'on discute toujours « le cas de Gaulle ». Le monôme fut voté à l'unanimité. La décision prise, trois cents étudiants défilèrent en bon ordre. Bientôt, des milliers de manifestants se joignaient à eux. La circulation était arrêtée. Les agents, qui sont toujours mystérieusement avertis des mouvements populaires, les regardaient en souriant.

« Vive la Yougoslavie ! » criait-on, puis « Vive de Gaulle ! ».

Dans la petite ville de Poligny, où l'on devait recevoir un jour le maréchal, la garde municipale obéit strictement à l'ordre de crier « Vive la France », mais enchaîna par un « Vive de Gaulle » hurlé à pleine poitrine.

Les raisons des opinions divergentes

Ainsi les Français conçoivent mal la dénonciation de l'alliance solennellement contractée avec l'Angleterre. Mais il n'y a pas que l'avis de la jeunesse et du peuple. Dans différents milieux commerçants et industriels, les idées de Vichy ont pris racine. Il ne s'agit pas de renier l'Angleterre. J'ai entendu citer avec complaisance cette phrase attribuée au maréchal : « Silence vis-à-vis de l'Angleterre, dignité vis-à-vis de l'Allemagne », signifiant que s'ils ne suivent pas leur ancienne alliée pour des motifs légitimes, ils ne veulent pas agir contre elle. Le maréchal aurait dit aussi à Hitler : « Rien contre l'honneur, rien contre l'Angleterre. C'est alors que nous pouvons causer. » En répétant ces phrases de noble allure, ils satisfont à leur probité, tout en réservant leur attitude commandée par des événements pénibles.

Le nouveau régionalisme français

Il faut aussi tenir compte de plusieurs faits qui modifient l'aspect du problème. La France non occupée a plusieurs capitales. Vichy est la capitale politique, Châtelguyon celle financière, Lyon pourrait constituer la capitale intellectuelle et Marseille celle industrielle. Ces quatre villes communiquent mal entre elles. La tendance française à diviser le territoire en régions, qui avait succédé à celle violemment unitaire de Napoléon, s'accuse aujourd'hui.

Ces transports automobiles qui utilisent le gaz de bois sont encore très rares. Le chemin de fer a diminué sa circulation dans la proportion des trois quarts. Le gouvernement impute la faute au manque d'huile de graissage et de charbon. Les étrangers n'ont plus le droit de circuler ou de s'établir librement. Vichy leur est interdite. La conséquence est que la communication des idées est ralentie. On parle de Vichy comme d'une ville lointaine et inaccessible. Et, de fait, il est pénible de voyager. La nuit, des hommes dorment dans les couloirs des wagons de troisième classe, les billets sont vendus à l'avance. Les chambres d'hôtel sont introuvables. L'état d'esprit diffère donc suivant les lieux.

Vichy, capitale politique de la France !

Après de longues fatigues, j'arrive un jour de février dans la ville interdite. Je m'attendais à une transformation radicale. La ville thermale devait brûler d'une fièvre politique intense. Je me trompais tout à fait. Vichy, que les Vichyssois appellent facétieusement Vichy-Etat, a gardé tous ses hôtels, mais sur la porte de chacun d'eux l'on voit un papier blanc, quelquefois sali, qui porte la mention « Banque Franco-Chinoise », ou « Secrétariat à l'Education ». Le nom des ministères est inscrit sur une bande de calicot et un planton casqué garde l'entrée. Les lieux de délassement et d'insouciance que sont les hôtels en été sont promus au rang d'édifices publics. On a l'impression d'un gouvernement de comédie. L'hôtel des Ambassadeurs justifie enfin son nom. Toutes les légations et ambassades étrangères y sont logées. Le concierge est devenu sensible au rôle qui lui est déféré. Il téléphone aux ministres pour introduire leurs visiteurs. Il arrête ceux qui lui semblent insignifiants par un refus glacial. Le hall de l'hôtel permet aux ministres de papoter ensemble, de prévoir le prochain changement de portefeuille, ou la nouvelle réforme agraire. L'on y raconte les bruits les plus fantaisistes. Laval aurait expliqué son attitude en disant qu'en juin 1940, la France avait à choisir : suivre l'Angleterre ou la laisser seule. Ayant accepté la seconde alternative, l'Angleterre victorieuse ne peut lui en être reconnaissante. Il vaut donc mieux attendre l'usure réciproque des adversaires. Mais l'audace et l'absence de scrupule de ce raisonnement effraient beaucoup de Vichyssois. J'ai entendu M. C... m'exposer une théorie plus modérée : l'Angleterre et l'Allemagne, la lutte terminée, auront besoin d'un arbitre — Roosevelt a compromis son impartialité. Qui donc saurait départager les adversaires mieux que Pétain, figure illustre et probe ? Restons neutres autant que l'arrogance allemande nous le permettra pour réserver notre gloire de juges à plus tard. La diversité de ces opinions me désolait, mais les convictions étaient difficiles à vaincre dans ce Vichy où l'on oubliait ces réalités actuelles de la guerre.

L'industrie de la soie périclite à Lyon

De retour à Lyon, ai-je trouvé plus d'enthousiasme dans les milieux industriels ? J'habitais chez un habile fabricant de soie qui avait utilisé la dernière bobine de soie brute à tisser de la rayonne, et qui écrivait des lettres répétées aux distributeurs du contingent. Il ne recevait pas de matières premières. Malgré ses efforts, ses usines chômaient. Il pestait contre les Allemands qui les empêchaient de travailler. Tous ses confrères lui faisaient écho. Je n'ai guère entendu que des joies isolées prétendues avec un égoïsme étroit et aveugle, qu'ils voulaient oublier la politique, travailler dans la mesure où cela leur était encore possible, attendre l'issue de la guer-

re sans se soucier de sa nature. La presse était incolore, le « Lyon-Soir » se contentait de publier les communiqués anglais à Marseille, en première page côté à côte avec les communiqués allemands.

La foule de Marseille discute et s'anime

A Marseille, la foule envahit la Joliette et la Canebière. Elle a fait des cafés de véritables officines politiques. Une masse de désœuvrés, d'intellectuels sans travail achète les journaux suisses où elle trouve, savamment exposé, un commentaire sympathique aux efforts anglais. Les faux bruits circulent avec une intensité qui rappelle la tirade sur la rumeur publique dans *le Barbier de Séville*. Les camelots ont encore leur troupe de badauds qui les écoute paresseusement. Ils vendent des ersatz imposés par les temps nouveaux, telle cette poudre qui n'est pas du savon, qui ne peut le remplacer, mais qui nettoie quand même.

Les étudiants égyptiens se sont concentrés à Marseille, où ils attendent la fin de leur année universitaire. Ils se rassemblent dans un petit bistro près de la Canebière, le Bar des Halles, et s'encouragent mutuellement à oublier les contingences pénibles de leur vie actuelle. Tel d'entre eux a perdu sa garde-robe dans le désordre de l'évacuation et s'est promené tout l'hiver avec un pantalon, un sweater et un foulard d'emprunt. Ils sont pressés d'obtenir leurs visas et de rentrer en Egypte. Malgré les rafles constantes de la police marseillaise qui craint dans l'atmosphère surchauffée de la ville que des éléments malsains ne créent du désordre ou de l'agitation politique, mes amis n'ont pas été inquiétés — j'en suis heureux : les camps de concentration autour de Marseille sont sales ; les hommes luttent sans résultat contre la vermine, la faim et le froid — la préfecture de Marseille a été débordée par la difficulté de loger ces milliers de misérables.

Dernière étape : Châtelguyon

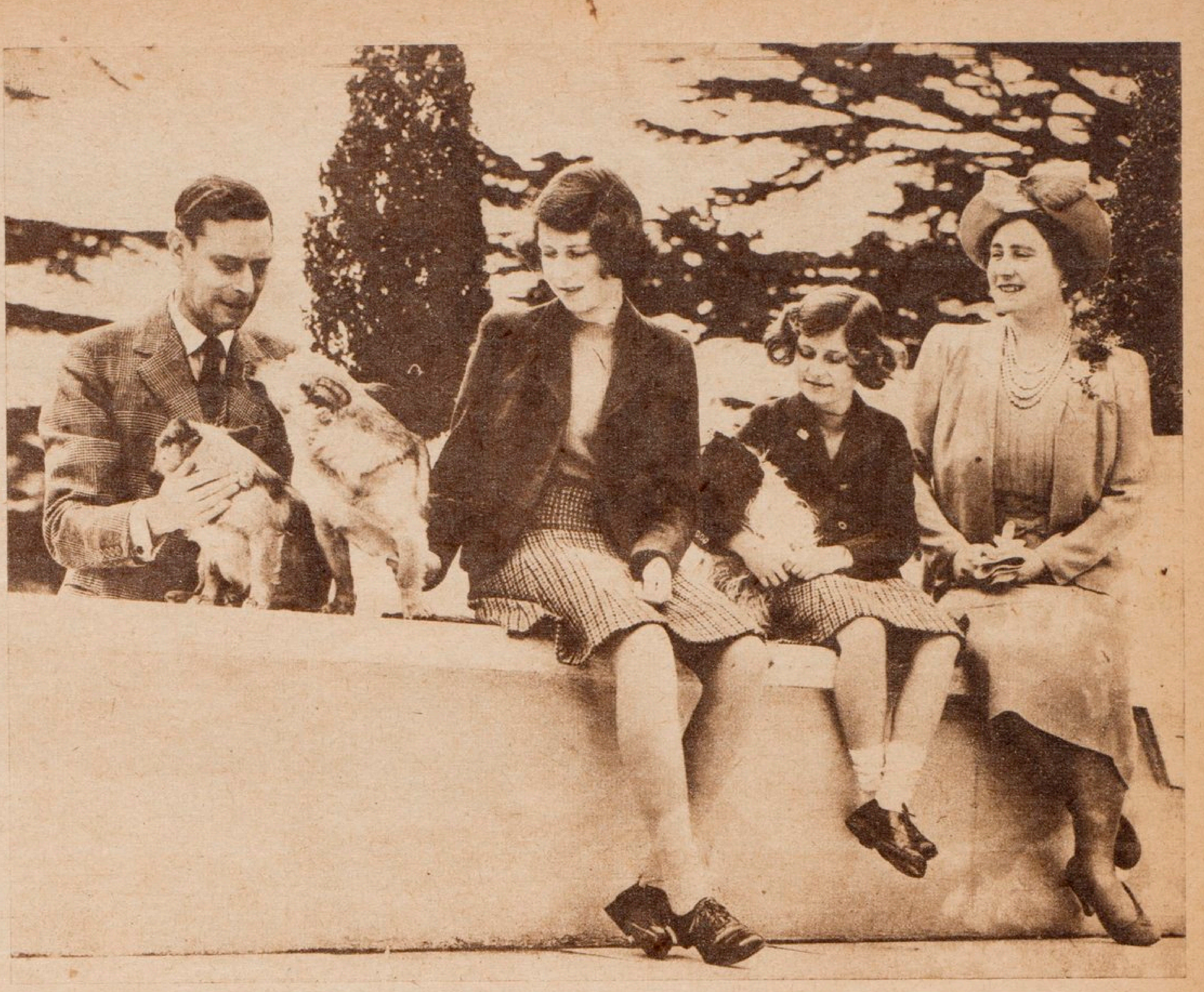
Mes visas obtenus, j'ai pu quitter Marseille. Une dernière visite à l'Office des changes de Châtelguyon me fut nécessaire pour obtenir les fonds du voyage. Je croyais trouver une ville mystérieuse où toutes les grandes banques avaient transporté leurs sièges principaux, leurs archives. Le cœur financier de la France dans un site montagneux, quel délicieux contraste ! Mais je fus bientôt déçu — c'est une petite cité de fonctionnaires qui mènent une vie régulière et sans intérêt. L'Office des changes occupe deux pièces dans l'hôtel du Parc. Les directeurs sont gênés par le bruit du ping-pong dans le hall — on a enlevé les tapis faute de clients, les fenêtres sont à demi couvertes d'une peinture bleue, défense passive délavée. Aucune tension nerveuse comme à Marseille, pas de romantisme politique comme à Vichy, pas d'enthousiasme comme j'en ai vu à Lyon.

Ainsi, la France est marquée sous le sceau de l'attente. Elle est plongée dans une léthargie qui ne pourra se dissiper que le jour où les Français pourront mieux communiquer entre eux. Il faut un souffle jeune qui ranime ce grand corps paralysé.

ABY HARARI



Un kiosque à journaux sur les boulevards, à Paris. La plupart des feuilles exposées sont allemandes. La tenancière s'y perd avec tous ces titres qui lui écorchent les oreilles. Mais il faut gagner sa vie.



La famille royale britannique dans l'intimité. Les rois et les princesses caressent chacun un chien. La reine sourit. Cette photographie fait partie de celles que l'on peut voir à l'Exposition des Photographies de guerre de l'Université américaine. Une impression de bonheur tranquille s'en dégage.

Malgré la guerre l'Empire n'a pas oublié les princesses d'Angleterre

ELISABETH ET MARGARET-ROSE

Le 21 avril 1926. Tous les habitants de l'Empire britannique se posaient la même question : « Garçon ou fille ? » On attendait, en effet, à la Cour de Londres, un heureux événement. La nouvelle s'était répandue rapidement, et, lorsque le ministre de l'Intérieur annonça officiellement que la duchesse d'York venait de donner le jour à une fille, la bière coula à flots dans tout le pays.

Le roi George V prit l'enfant dans ses bras et dit à voix haute : « Voici la troisième dame du royaume dans l'ordre de succession », puis ce fut au tour du prince de Galles de venir voir l'enfant. L' « oncle David » se pencha sur le berceau. Et, comme si le bébé pouvait comprendre, il murmura : « Vous serez reine d'Angleterre... »

Le bébé le plus populaire de l'Empire

Dès que la première photo de la petite princesse fut publiée, l'Empire était conquis. Hommes, femmes et enfants adoptèrent tout de suite la princesse, et, quelques mois à peine après sa naissance, on l'avait déjà surnommée : « Le bébé le plus populaire de l'Empire ».

Puis, le 21 août 1931, ce fut au tour de Margaret-Rose de faire son entrée dans le monde. Elisabeth — son aînée de cinq ans — l'accueillit avec des cris de joie. Elle avait, enfin, une poupée « vivante ».

Jamais malade...

La princesse Elisabeth a, aujourd'hui, quinze ans. Dans trois ans, elle aura atteint l'âge légal qui lui conférera sa majorité princière.

L'héritière du trône semble sortir d'un portrait de Reynolds. Ses yeux bleus, ses boucles d'or pâles, lui donnent un aspect romantique. Et pourtant, Lilibeth respire la santé : elle semble être cuirassée contre les maladies. Il est vrai que le genre de vie qu'elle mène est le meilleur des remèdes préventifs !

Dès l'âge de quatre ans, la petite Lilibeth éprouva une envie folle de monter à cheval. Son désir fut exaucé, et, aujourd'hui, elle passe pour être une excellente cavalière. Tous les jours, elle fait une ou deux heures d'équitation, souvent à une folle allure. Après cela elle a l'habitude de dire : « Et maintenant commençons notre journée sportive ! »

Le cheval ramené à l'écurie — parfois même par ses propres soins — Lilibeth enfourche son vélo qu'elle adore manier sans tenir le guidon. Après quoi, c'est la piscine. Nage libre, nage sur le dos, crawl, plongeons. Vient ensuite la séance de culture physique. Une culture physique assez mouvementée, car dans le gymnase aménagé au palais on compte des trapèzes, des parallèles, des barres fixes, etc.

Elèves studieuses

Il ne faudrait pas croire que la vie des princesses royales soit entièrement consacrée au sport et aux jeux en plein air. Leurs Majestés, dès le plus jeune âge de leurs enfants, ont tenu à leur donner une instruction complète. Et sur ce chapitre les souverains sont intransigeants. Il faut vraiment une circonstance exceptionnelle pour que Lilibeth et Margaret-Rose manquent une de leurs leçons.

A part les matières courantes et classiques, Lilibeth et sa sœur étudient très sérieusement les langues étrangères. Ainsi, elles parlent déjà couramment le français, l'allemand et l'italien. Une fois par semaine, les souverains et les princesses se réunissent autour d'une tasse de thé. Cet après-midi-là, il est interdit de parler une autre langue que le français. Quand le président Lebrun et sa femme vinrent à Londres, Lilibeth et Margaret-Rose eurent de longues conversations avec eux dans la langue de Molière. Et le Président ne put s'empêcher d'en féliciter les jeunes princesses.

Avant la guerre, la reine-mère Mary les emmenait tous les lundis dans des musées, des bibliothèques, des galeries de peinture et de sculpture. D'ailleurs, l'héritière du trône adore peindre. Ses natures mortes et ses paysages dénoteraient de sérieuses aptitudes. Lilibeth manie l'appareil photographique avec beaucoup de talent. Et, ainsi que son défunt grand-père, elle s'intéresse aux timbres-poste.

Lilibeth aime faire la cuisine et les pâtisseries. Il faut croire qu'elle ne réussit pas trop mal ses cakes, car, chaque semaine, ce sont « ses propres œuvres » qu'elle offre à ses petits invités.

N'oublions pas de dire que la souveraine a toujours désiré que ses enfants soient élevées très simplement, et que les privilèges dus à leur naissance ne soient pas un obstacle à une éducation saine et basée sur les réalités de la vie. Ainsi, par exemple, Lilibeth et Margaret-Rose font leur propre lit et, avant d'aller se coucher, mettent de l'ordre dans leur chambre. Les vacances des princesses ne sont jamais plus longues que celles des autres enfants du royaume. Après une après-midi consacrée aux sports, Lilibeth et Margaret-Rose font des travaux d'aiguille. D'ailleurs, de nombreuses institutions philanthropiques ont déjà reçu des objets faits par elles. En tant que girl-guides, elles ne jouissent d'aucun privilège spécial. Il faut, pour qu'elles obtiennent des grades, qu'elles les gagnent par leurs propres mérites.

Depuis deux ans, l'héritière du trône commence à être lentement initiée aux charges que son titre lui fera l'obligation de remplir. Elle patronne un hôpital, s'intéresse aux enfants déshérités par le sort, etc. Au point de vue politique, le premier déjeuner officiel auquel elle assista fut celui que les souverains offrirent au colonel Beck, il y a un peu plus de deux ans.

Les amis des princesses

Les amis les plus intimes des princesses sont leurs cousins, les deux Lascelles (enfants de la princesse Mary) ; Elisabeth, Charles et Henry, enfants de Lord et Lady Vyners ; la petite Mary Cambridge ; leur cousine, Margaret Elphinstone ; « Jamie », fils de Lady Maud Carnegie, et les enfants de Lord Cavan.

La future reine et Margaret-Rose sont si intimement liées avec ces enfants qu'elles partagent tout en commun : jeux, leçons, danses, etc. A les voir ensemble, on ne se douterait jamais que l'un de ces enfants est la future impératrice du plus puissant empire du monde.



de guerre anglais. Un coin d'une usine pour la fabrication de ballons, quelque part en Grande-Bretagne.

Trois avions anglais, du type Lysander, survolent le canal de Suez. Une image symbolique qui montre que l'aviation britannique veille sur cette voie essentielle de l'Empire.

A bord d'un destroyer britannique. Des artilleurs mettent une batterie en position.

PHOTOS DE GUERRE

A l'Université américaine du Caire se tient actuellement une Exposition de photographies de guerre. Inaugurée par Sir Miles Lampson, le général Wavell et M. Alexander Kirk, ministre des Etats-Unis au Caire, cette Exposition a, dès le jour de son ouverture, attiré des centaines de visiteurs qui s'y sont intéressés au plus haut point. A part les photographies de guerre proprement dites, prises notamment sur les fronts d'Afrique, cette Exposition groupe des dessins faits par des militaires ainsi que des vues diverses de l'Angleterre au travail. Des photographies de la France Libre ainsi qu'un panneau occupé par notre confrère « Parade » complètent l'ensemble. Chacune des photographies présentées au public constitue une œuvre d'art. Mais les images exposées ne sont pas que des réussites esthétiques. Elles représentent autant de documents permettant de réaliser, d'une part, l'effort de guerre britannique actuel, de l'autre, la puissance militaire de l'Angleterre principalement dans les domaines de la marine et de l'aviation. « J'ai rarement vu une Exposition qui pousse plus à l'optimisme », a déclaré une personnalité le jour de son inauguration. Et c'est un fait que cette manifestation augmente encore si possible, dans le public, la foi dans la victoire finale britannique. Voici quelques-unes des photographies exposées au nombre desquelles se trouve également la photographie des princesses d'Angleterre que nous publions en couverture.



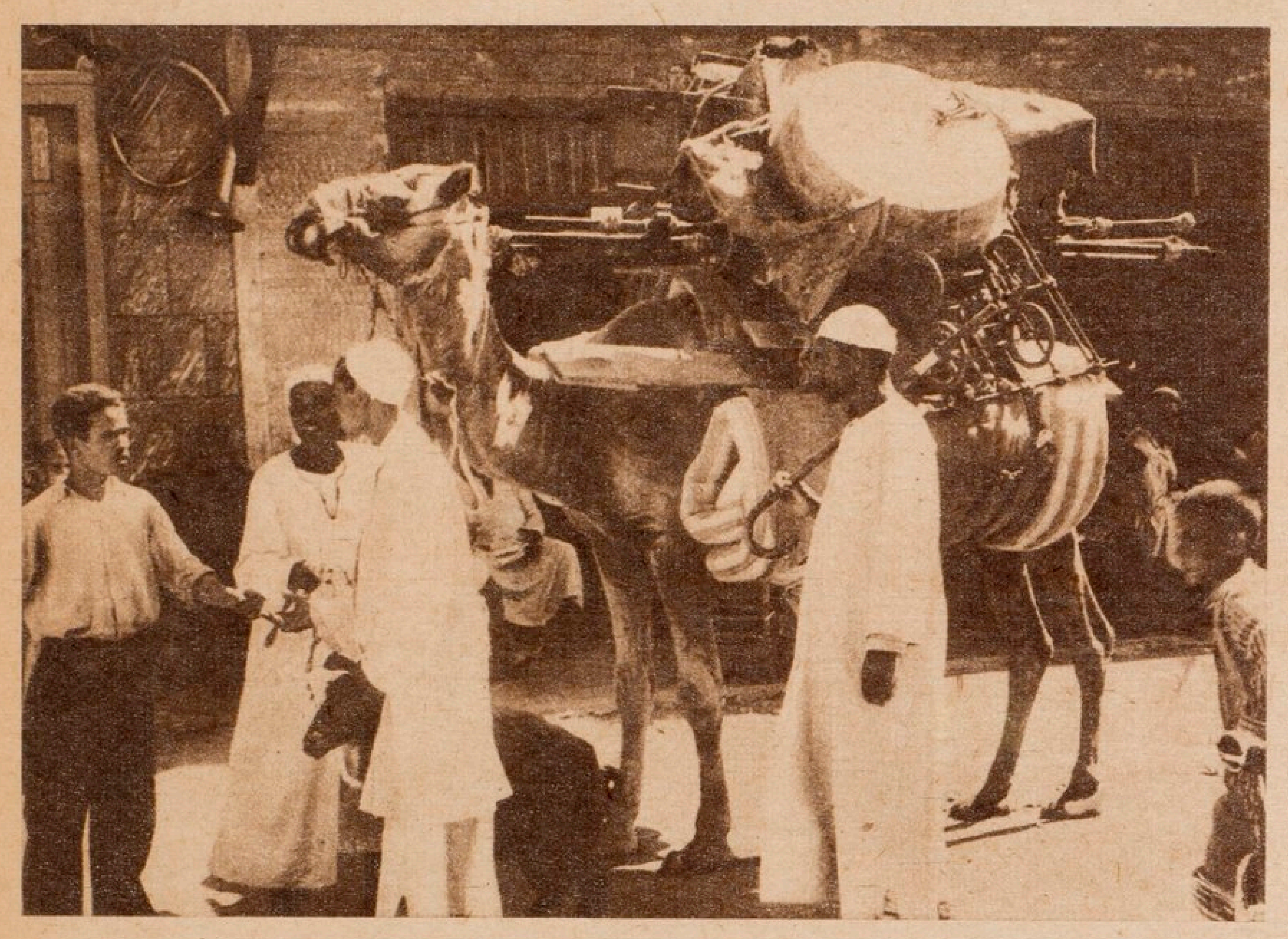
En pleine mer, des navires de guerre escortent un convoi marchand. L'efficacité de la protection donnée par la marine de guerre britannique à la flotte marchande est prouvée par le nombre sans cesse croissant de convois qui parviennent à destination.

La guerre dans les airs. Un avion anglais fonce sur un appareil italien qu'il laisse en flammes. (Dessin du capitaine Bryan de Grineau.)

ALEXANDRIE APRES LE BOMBARDEMENT



En quelques heures, les routes d'Egypte ont vu surgir de véritables agglomérations de tentes que les réfugiés ont construites avec les moyens les plus divers. Ici, une charrette à bras sert à consolider l'installation. Là, un parapluie déployé sert de toiture. Partout, des pierres fixent les tentes au sol.



Tous les moyens de transport connus ont servi à l'exode des Alexandrins. Les chameaux eux-mêmes ont été réquisitionnés par la population. Chargé d'un lit et d'objets divers, celui-ci fait une entrée triomphale au village d'Abi-Hommos.



Les réfugiés d'Alexandrie se sont, dans leur exode, logés comme ils ont pu. Ceux-ci ont été heureux de trouver asile dans une mosquée mise à leur disposition par les autorités religieuses. Sur une corde fixée entre deux colonnes, du linge est en train de sécher.

Le train qui nous mène vers Alexandrie est bondé. Il faut croire que malgré le terrible raid qui vient d'endeuiller Alexandrie, les Cairotes ne craignent pas d'aller tenter le diable. Militaires et civils voisinent. On échange des impressions, des cigarettes. Les civils n'ont qu'un seul sujet de conversation : le bombardement de la seconde capitale du royaume. En effet, quel est celui d'entre nous qui ne compte un parent ou un ami dans cette ville ?

Des trains venant d'Alexandrie ne cessent de nous croiser. Composés de toute espèce de wagons, ils sont pleins à craquer. Les pauvres gens qu'ils transportent ont emporté qui un matelas, qui une casserole, qui un simple petit couffin. Le spectacle est réellement poignant. Mais nous autres, qui avons passé une nuit tranquille, sous des couvertures familières, n'arrivons pas encore à comprendre le drame qui vient de se dérouler à deux cents kilomètres de nos toits. Nous n'allions pas tarder cependant à être édifiés...

Arrivée mouvementée

Notre train n'avait pas fini de serrer ses freins, en gare de Sidi-Gaber, que, telle une nuée de sauterelles, une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants le prennent d'assaut. Les portières, les fenêtres, rien ne résiste à leur poussée. Les toitures des wagons, elles-mêmes, sont mises à l'épreuve. De huit que nous étions dans le compartiment, nous voici vingt ou même davantage.

De Sidi-Gaber à Alexandrie, il nous a fallu trente bonnes minutes. Trente minutes dont chacune a empli nos oreilles de récits tragiques, entrecoupés de sanglots.

Quitter le train, une fois arrivés en gare d'Alexandrie, devient une gageure. Sauter par la fenêtre ? Impossible, car sur toute la longueur du train des centaines de personnes s'agrippent, désireuses qu'elles sont de trouver une place à tout prix. Le désordre qui règne est indescriptible. Ainsi, nous mettons exactement trente-cinq minutes pour sortir du train ! Malheureusement, nous sommes loin d'avoir terminé notre voyage.

En effet, il faut traverser le véritable océan humain installé dans le hall de la gare. Il y a là, sans exagérer — sais-je ? — cinq, huit, dix mille personnes. Les enfants piaillent, les femmes gémissent, les hommes jouent des coudes, des pieds, de la tête. Pour sortir de là vivants, il nous faudrait un véritable miracle. Ma valise, au bout de quelques minutes, est aux trois quarts aplatie. Quant à mes reins, je commence à ne plus les sentir... Faire un pas est humainement impossible. Il n'y a qu'une solution : se laisser pousser.

Cette gymnastique a duré une heure et quart. Me voici enfin dans la cour. Je respire ! Pas pour longtemps, car un brave chaouiche a fermé les grilles. « On ne peut pas sortir, nous dit-il. J'ai reçu l'ordre de fermer les portes. » Près de moi, un vieillard s'impatiente : « Nous venons du Caire et nous n'avons nullement l'intention de passer la nuit ici ! » crie-t-il au chaouiche. Mais ce dernier, flegmatique, répond : « J'ai des ordres, et, d'ailleurs, comment feriez-vous pour passer à travers les milliers de personnes qui n'attendent que la plus petite des ouvertures pour envahir la cour ? » Un officier de police qui a entendu les cris du vieillard s'approche. La porte s'ouvre et... il nous faut beaucoup de temps et d'efforts pour nous tirer presque indemnes de la foule immense qui campe aux alentours de la gare.

Ceux qui sont partis

Me voici en ville de bonne heure, le matin. La première personne que je rencontre est le propriétaire de plusieurs maisons de nouveautés.

— Je suis affolé, me dit-il. Imaginez-vous que la moitié de mon personnel a fichu le camp ! Plus de téléphoniste, plus de dactylo ! Heureusement que mes caissières sont restées ! Elles avaient, sans doute, peur qu'on ne les soupçonne d'être parties avec l'argent ! Encore un bombardement comme celui-ci et je serais obligé de fermer boutique.

Un grand établissement fait l'objet de tous les commentaires. Le bruit avait couru qu'il avait été détruit, mais il n'en est rien, seul son four ayant été atteint.

Je rencontre une jeune fille appartenant à la haute société alexandrine. Son pas pressé m'intrigue :

— Où je cours ainsi ? Vous ne savez donc pas que presque tous les domestiques sont partis ? Me voilà obligée de faire moi-même le marché et — qui sait ? — laver peut-être le plancher !...

Plus loin, un restaurant que je connais vient me confier ses ennuis :

— Mon cuisinier est parti. Trois de mes garçons sont partis. Pourvu que mes clients soient restés ! Sinon, je ne tarderai pas à être ruiné !

Queues devant les abris

L'après-midi, vers cinq heures, un spectacle vraiment inhabituel devait m'être offert. En effet, j'aperçois, devant certains grands abris de la ville, quelques personnes faisant la queue. Souriant, mon cicerone me dit : « Ce sont des personnes qui tiennent à avoir une place dans l'abri, pour y passer la nuit. Vous le voyez, elles emportent des matelas, des termos, des victuailles. Les maris, les frères, les pères viendront après le travail... s'ils peuvent encore trouver une place. »

Faire la queue devant un abri depuis l'après-midi ? On se croirait à Londres et non à Alexandrie.

Une voiture me conduit rapidement vers les lieux les plus atteints. Le spectacle est vraiment horrible. Des maisons, hier encore riantes, pleines de vie, ne sont plus que des souvenirs ; des rues, hier encore centres animés de la ville, sont désertes. Effroyablement désertes ! A part les ouvriers attelés au déblaiement, pas une âme qui vive. Les curieux même n'osent se rendre jusque-là, ou plutôt n'osent plus s'y rendre, car ceux qui y ont été ont raconté ce qu'ils avaient vu, et l'on préfère ne pas assister à un spectacle aussi désolant.

Une question sur presque toutes les lèvre : « Pourquoi nous ? Quelle espèce d'objectif militaire représentons-nous donc ? »

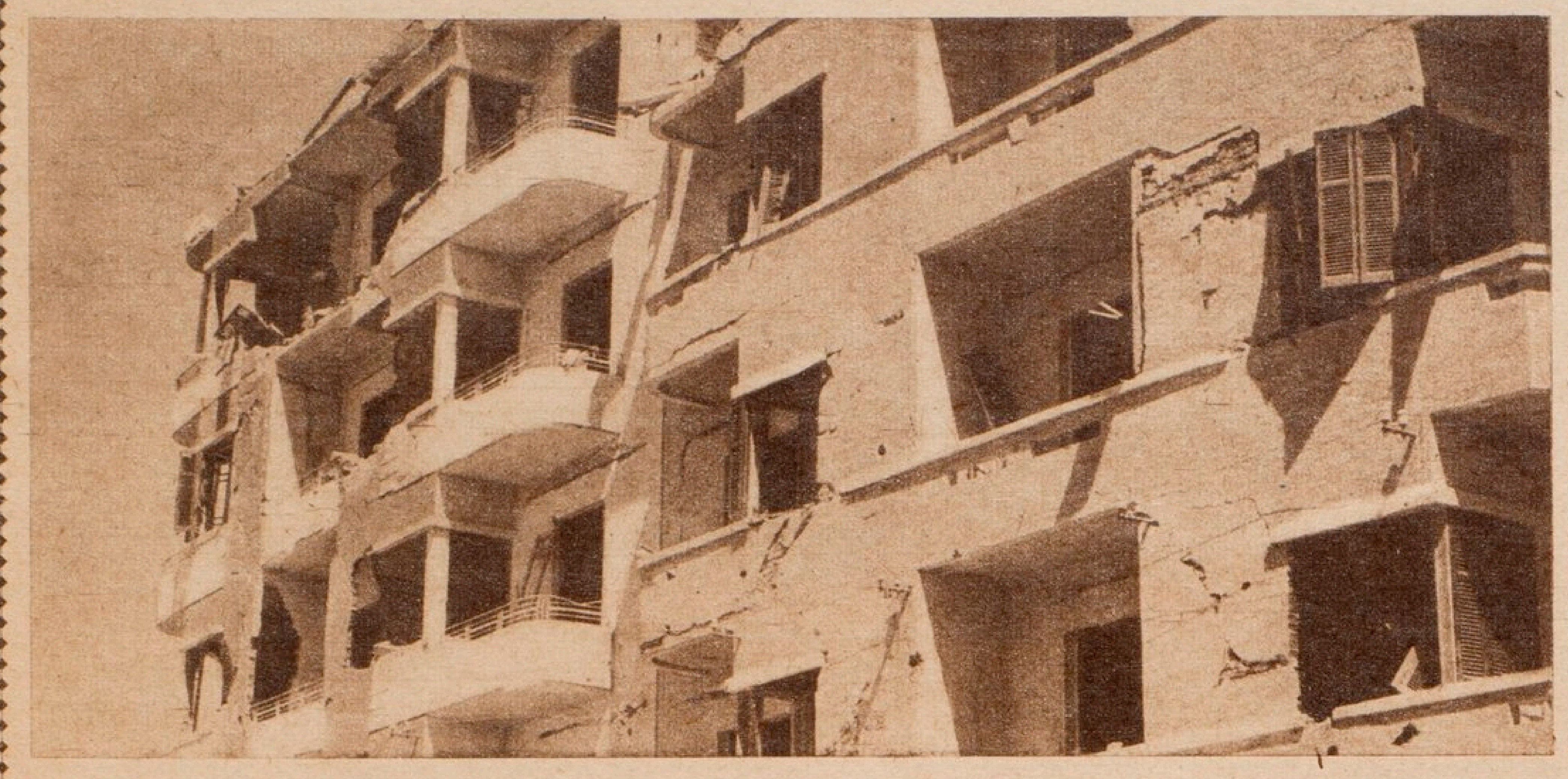
Alexandrins, où êtes-vous ?

Neuf heures du soir. Presque tous les magasins sont fermés. Même les bars. Même certaines grandes pâtisseries, habituées pourtant à ne clore leurs volets que vers onze heures ou minuit. Les rues, plongées dans le silence et éclairées par la lune, ressemblent à un décor de cinéma. On jurerait que le jeune premier et l'héroïne vont apparaître, pour roucouler la grande scène romantique. Mais non : rien n'apparaît. Même pas le moindre cocher ou chauffeur de taxi...



Voici un spectacle d'une humanité poignante, que l'on a pu voir dans une des rues d'Alexandrie. L'alerte passée, une femme est revenue sur les lieux où sa maison autrefois se dressait. Elle fouille dans les décombres dans l'espoir d'y découvrir quelque objet que les bombes ont épargné.

LA LEÇON DU BOMBARDEMENT



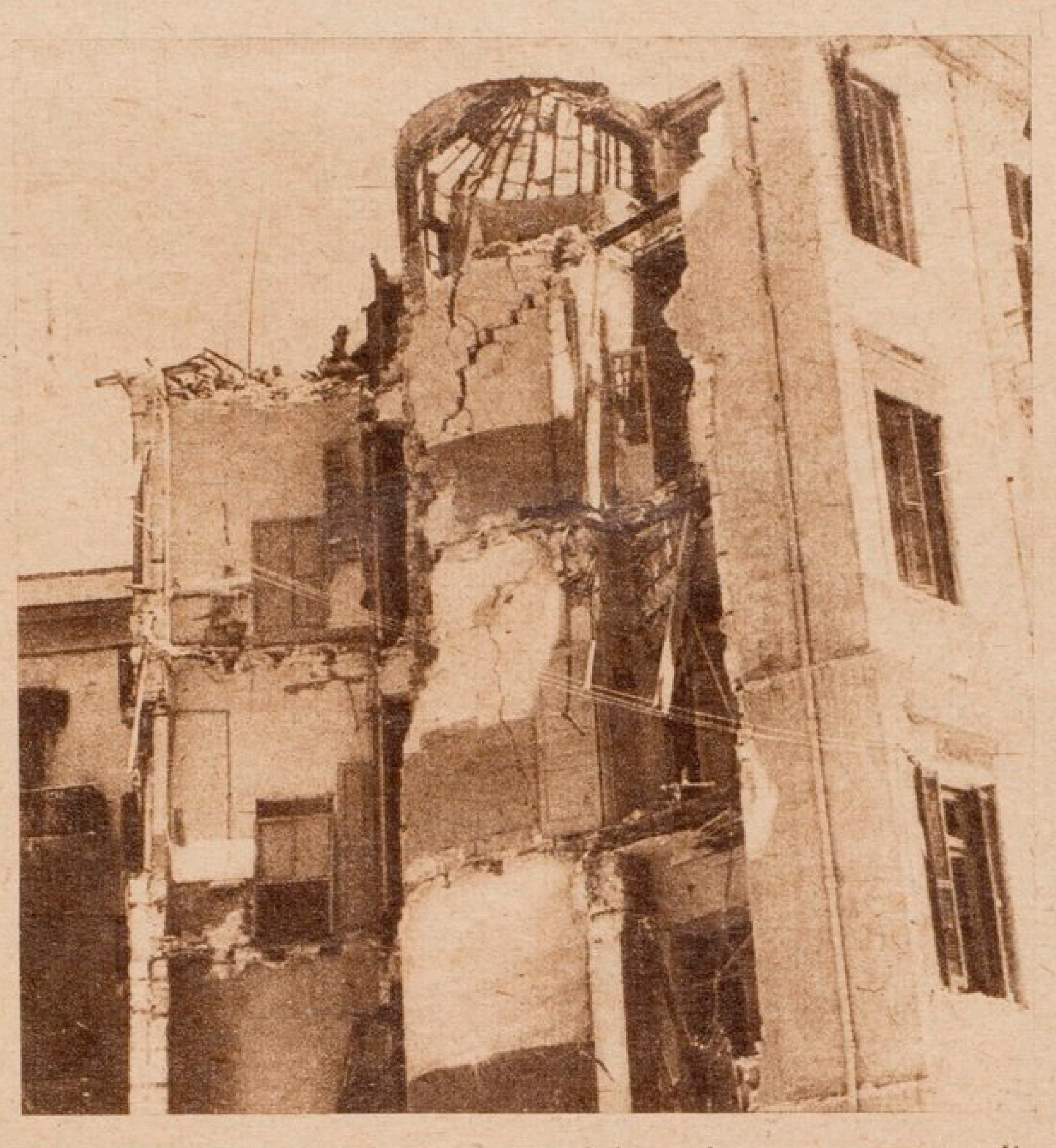
Une bombe a explosé à proximité de ces deux immeubles. Les éclats et la déflagration produits par l'explosion ont démantelé certains balcons et fait sauter les persiennes et les vitres des fenêtres. Quelques lézardes se distinguent également çà et là. A part cela, il n'y a pas de dégâts. La leçon de cet état de choses est que, dès que retentit le signal d'alerte, il faut s'abstenir de sortir au balcon ou de se pencher à une fenêtre où l'on pourrait être victime d'un éclat de bombe ou du déplacement d'air produit par une explosion.



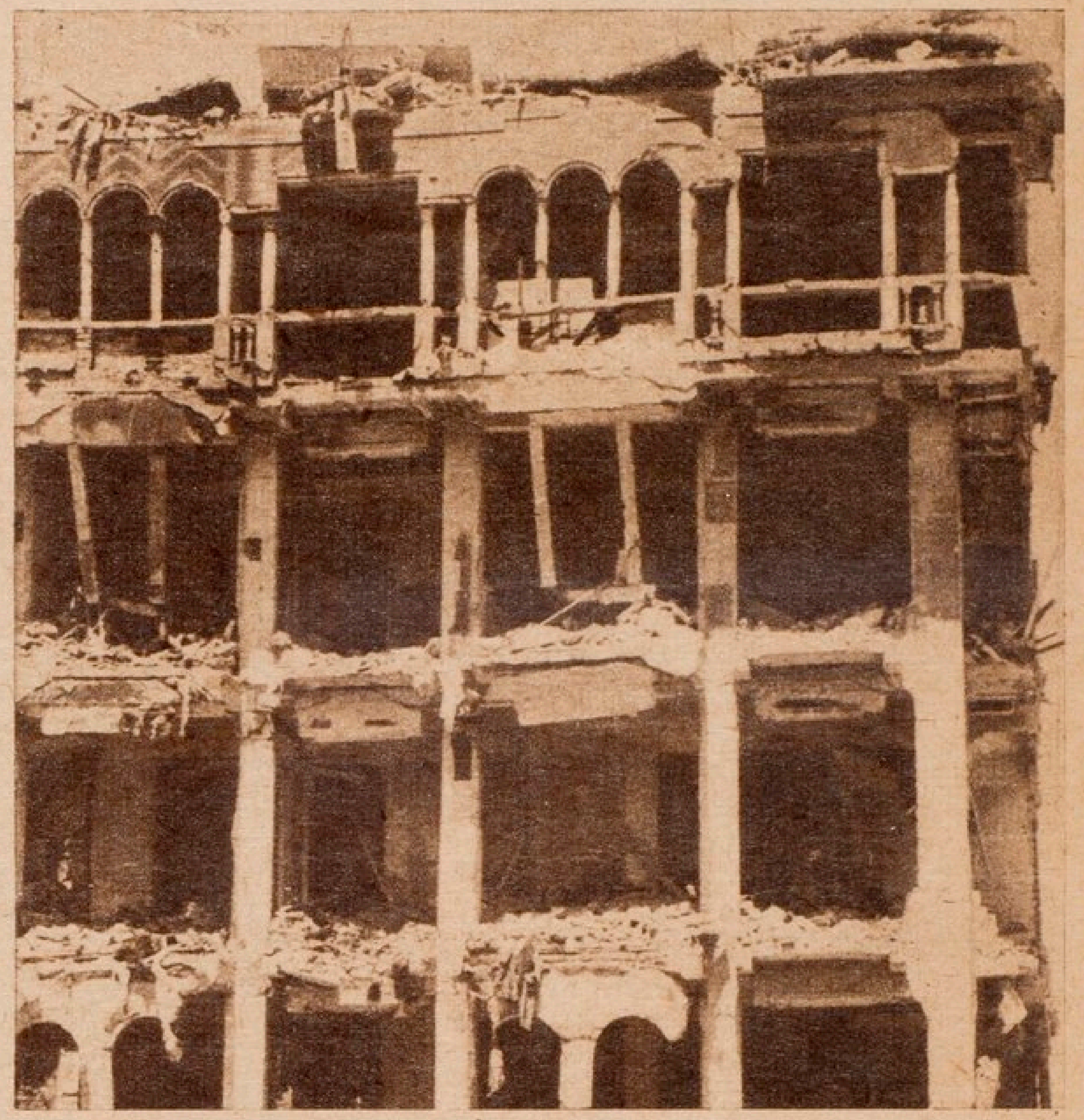
Cette bombe a creusé un large cratère. Le fait, pour elle, d'exploser au-dessous du sol a considérablement diminué les dégâts causés. Cet immeuble situé à quinze mètres du point de chute de la bombe n'a pas été touché. Il est fait de béton armé. La leçon de ceci est que les constructions en béton armé résistent mieux aux effets d'une explosion que les autres.



Une bombe est tombée à quelques mètres d'une villa. La partie du bâtiment qui se trouvait du côté de l'explosion a été emportée par la déflagration. Les dégâts auraient dû être nuls, l'explosion ayant eu lieu à une assez grande distance. L'immeuble voisin n'a d'ailleurs pas été atteint. Ce qui a occasionné de tels dommages, c'est le fait que la villa était construite en briques. La leçon de ceci est que si l'on réside dans une habitation de construction légère, il faut se placer dans l'aile la moins exposée aux déplacements d'air.

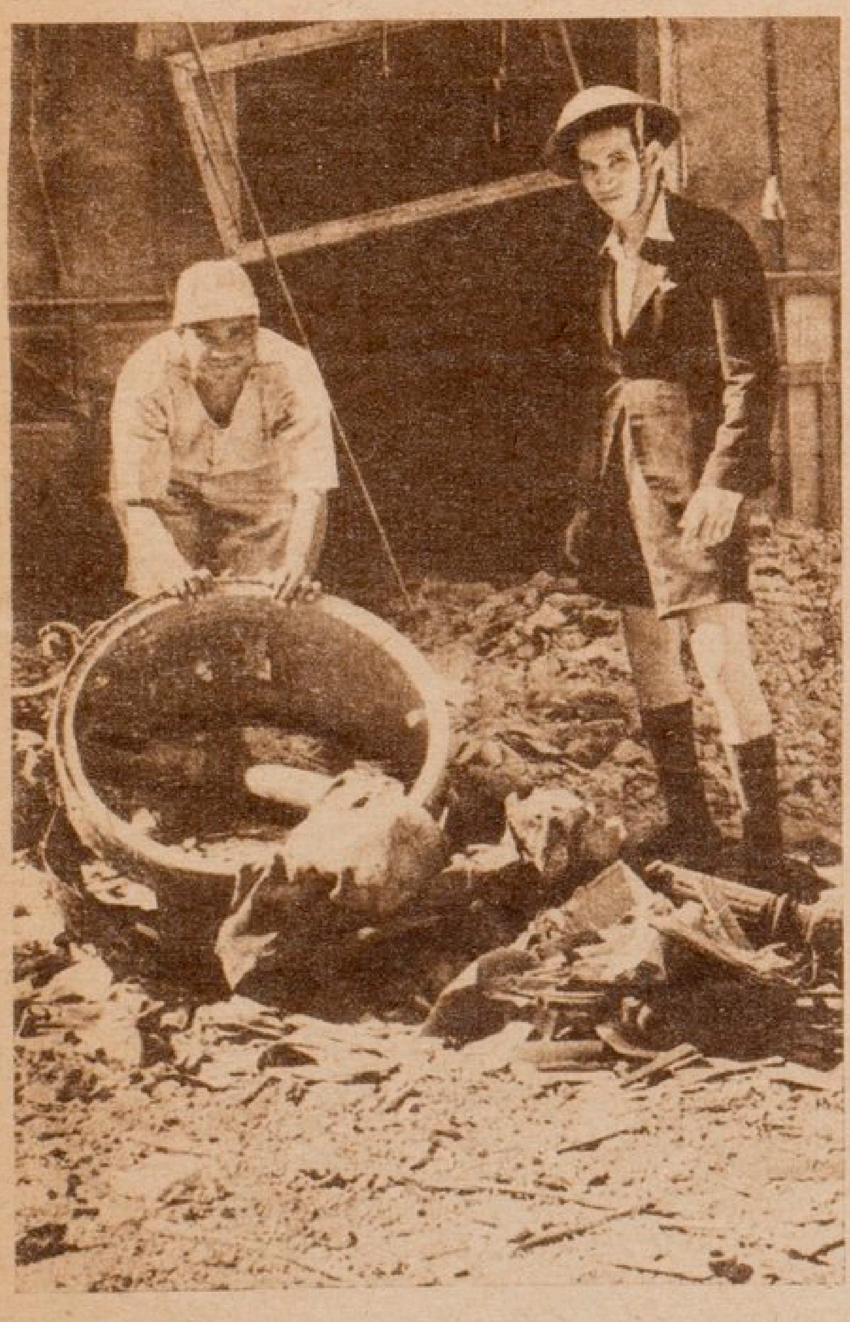


Cet immeuble de trois étages a été atteint par un coup direct. Toute une partie du bâtiment s'est écroulée. L'immeuble qui se trouve à côté n'a pas souffert de l'explosion, ce qui prouve que celle-ci n'était pas très violente. Si l'immeuble a, cependant, été si gravement atteint, c'est parce qu'il était fait de pierre ordinaire. La leçon de ceci est, qu'en cas de bombardement, il vaut mieux éviter de chercher refuge dans un abri aménagé dans un immeuble construit en pierre ordinaire, à moins qu'il ne soit fortement bétonné.



Cet immeuble avait cinq étages. Les murs des quatre étages supérieurs ont été entièrement emportés par la force de l'explosion. Seules les colonnes et les plafonds, en béton armé, sont demeurés debout. Le premier étage, par contre, ainsi que le rez-de-chaussée, n'ont presque pas souffert de l'explosion. La leçon de ceci est que, lorsqu'une bombe éclate à proximité d'un immeuble, les personnes se trouvant dans les étages inférieurs sont moins exposées que celles se trouvant dans les étages supérieurs.

Place de Ramleh et sur la Corniche, certains établissements restent ouverts. J'entre dans un cabaret. Miracle... il y a du monde ! Le violon murmure un air langoureux. Les couples dansent. Ici, on n'a pas l'air de se souvenir des raids récents de la Luftwaffe. Et pourtant, le plafond en porte encore la trace... mais écoutez plutôt.



« O temps, suspends ton vol », a écrit le poète. A un carrefour, l'horloge municipale qui, depuis des années, indiquait l'heure aux passants a été atteinte par un coup direct. Il n'en reste que le boîtier. Mais une horloge qui disparaît ce n'est pas le temps qui s'arrête et la vie, alentour, continue.

Une artiste installée devant le bar raconte à un marin qui, généreux, lui a offert une coupe de champagne :

— Le soir du raid, j'étais attablée là, devant la piste, avec un monsieur. Quand la sirène eut mugi, je crus qu'il valait mieux partir. Mais le « client » m'affirma qu'il n'y avait rien à craindre. Néanmoins, au bout d'un quart d'heure, n'y tenant plus, je m'en allai. Juste au moment où nous quittâmes la table, un schrapnell traversa le plafond et vint finir sur la chaise sur laquelle j'étais assise ! D'ailleurs, le trou est encore visible...

L'humour « en piqué »

Malgré les quelques centaines de morts, Alexandrie n'a pas perdu le sens de l'humour. Mais celle qui fait le plus les frais des rosseries, c'est la lune.

« La lune fait partie de la cinquième colonne ; il faudrait l'éteindre une fois pour toutes ; nous changerons l'expression « jolie comme la lune » et la remplacerons par « criminelle comme la lune »...

Les Alexandrins parlent avec une pointe de méchanté de ceux qui sont partis. « Les uns, disent-ils, ont filé pour se sauver de leurs créanciers ; les autres ont expédié leurs femmes pour, enfin, pouvoir être tranquilles ; les troisièmes ont préféré être nourris par l'Etat plutôt que de travailler. »

Aussitôt qu'ils redeviennent sérieux, les Alexandrins ne peuvent, parfois, retenir une larme. Surtout quand ils apprennent une tragédie comme celle qui a coûté la vie à Charles Félix, à sa femme et à ses quatre enfants. Charles Félix était assez connu à Alexandrie, surtout dans les milieux français. Mobilisé dès le début de la guerre, il fut envoyé en Syrie, où il fut chargé du mess des officiers. Et dans ces fonctions, comme dans celles qu'il occupait à Alexandrie, le défunt avait réussi à se faire aimer de tout le monde. Une autre grande tragédie est celle qui coûta la vie à un couple très connu en ville.

Notre pain quotidien

Trois jours après le bombardement, le pain commença à manquer sérieusement en ville. J'ai vu un camelot supplier le garçon d'un grand établissement de lui vendre un pain, « pour mes enfants », pleurait-il presque. Après le pain, ce fut la viande qui commença à manquer. Boucheries et boulangeries furent obligées de fermer, faute de main-d'œuvre, les ouvriers étant partis. Un grand restaurant se vit obligé de servir à ses clients, après neuf heures du soir, des œufs, ou des pâtes, n'ayant plus la moindre côtelette à leur offrir.

Un monsieur très distingué nous invita à dîner, mais en nous prévenant que « peut-être il n'y aurait pas de pain, et que nous serions obligés de nous contenter de biscuits ! »

Sans domestiques, sans ouvriers, sans employés, la ville, les quatre premiers jours après le bombardement, était quelque peu paralysée. Mais dès vendredi, bien qu'on signalât encore des départs, des travailleurs commençaient à rentrer. Et depuis, grâce aux mesures prises par le gouvernement, offrant à ceux qui le désireraient d'aller passer la nuit à Kafr-el-Dawar, les trois quarts de ceux qui étaient partis ont repris leur travail.

La presse d'Alexandrie n'a pas ménagé ses critiques et ses conseils aux autorités. Il est vrai que tout n'a pas marché d'une façon satisfaisante, mais, instruit par les événements, le gouvernement a su tirer les conclusions nécessaires. La prochaine fois — si prochaine fois il y a — les autorités ne seront plus prises au dépourvu, notamment pour ce qui concerne l'évacuation. Car, sur ce point, tous les Alexandrins sont d'accord : il ne faut plus que les travailleurs puissent quitter la ville, paralysant, par leur départ, toute la vie économique et sociale.

Pour ce qui est des Alexandrins, à part le fait qu'ils rentrent de bonne heure le soir, leur moral est loin d'avoir été atteint. Un monsieur — quelque peu cynique il est vrai — m'a dit : « Je n'aurais pas donné le spectacle de l'autre soir pour tout l'or du monde. Même si j'avais dû le payer de ma vie, il valait la peine d'être vu ! »

Evidemment, ce n'est là qu'une boutade, mais elle est assez caractéristique de la solidité des nerfs de la plupart des habitants d'Alexandrie.

De cette Alexandrie dont ils commencent à être fiers, parce qu'elle subit le sort de l'héroïque capitale britannique...

H. T.

LA VÉRITÉ SUR LA TRAGEDIE DE

par ELIE J. BOIS
ancien rédacteur en chef du "Petit Parisien"

L'ARMEE FRANÇAISE EN SEPTEMBRE 39

Le 22 juin 1940, une délégation de plénipotentiaires français présidée par le général Huntziger signait à Compiègne, dans le wagon même où Foch, en 1918, avait reçu les plénipotentiaires ennemis, un armistice avec l'Allemagne. Quand l'étonnante nouvelle parvint au monde, la réaction fut la même dans tous les pays. « Comment la France a-t-elle pu capituler ? » telle est la question que l'on entendit partout. Bien qu'une année ait passé depuis, cette question a conservé son actualité, et aujourd'hui comme il y a quelques mois, les gens se penchent sur le mystère de la capitulation qu'ils s'efforcent d'éclaircir. A l'occasion de l'anniversaire de la signature de l'armistice, nous avons pensé qu'il était intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs l'un des meilleurs témoignages qui aient été apportés sur la question. Nous voulons parler de l'ouvrage de M. Elie J. Bois, ancien rédacteur en chef du « Petit Parisien », intitulé : « Truth about tragedy of France » et dont nous publierons, à partir de cette semaine, un résumé des chapitres essentiels. Celui que nous donnons ci-après pose le problème du point de vue militaire.

La première question qu'il convient de poser lorsqu'on passe en revue les événements qui ont abouti à la capitulation de juin 1940 est celle-ci : Quel était, au moment de la déclaration de la guerre, le degré de préparation militaire de la France ? Tous ceux qui se sont penchés sur le tragique sujet de la défaite française se sont déclarés d'avis que la situation, du point de vue politique, était loin d'être rassurante au mois de septembre 1939 et présentait, au contraire, des symptômes inquiétants. En était-il de même au point de vue militaire ? Les forces terrestres, aériennes et navales étaient-elles prêtes à accomplir le gigantesque effort que les événements allaient exiger d'elles ?

La marine était prête

Pour ce qui est de la marine, tous les avis émis s'accordent à reconnaître qu'elle se trouvait dans une condition excellente et que jamais, au cours de l'histoire de la France, elle ne s'était trouvée si parfaitement en mesure de jouer le rôle qui lui était dévolu. Tous les ministres qui, au cours de ces dernières années, s'étaient succédé rue Royale, à commencer par ce grand pionnier que fut Georges Leygues et à finir par Campinchi, en passant par Charles Dumont, Albert Sarraut, François Piétri et Georges Dumesnil, avaient eu à cœur de donner à la France une marine qui, non seulement fût digne de son glorieux passé, mais fût également en mesure d'assurer la sécurité de l'Empire et des routes qui y conduisaient.

Personnellement, les ministres que je viens de nommer n'eurent pas toujours des idées originales. Mais ils eurent le mérite de défendre avec énergie devant le Parlement les programmes conçus par les amiraux en qui ils avaient placé leur confiance et au premier rang desquels il faut citer l'amiral Darlan pour lequel fut créé le titre d'amiral de la flotte, correspondant, au point de vue terrestre, à celui de généralissime.

Cet enfant du Lot-et-Garonne, fils d'un politicien qui réussit à finir sa carrière comme ministre, a hérité de l'esprit à la fois subtil et acide de ses ancêtres paternels. Mais il a également quelque chose de breton dans son sang et c'est sans doute à cela qu'il doit cet air de vieux loup de mer dont il a toujours parlé avec fierté. Solidement posé sur ses jambes, la pipe constamment au coin des lèvres, les joues tannées, les yeux perçants, la parole brève, dégageant une impression de force tranquille et d'indomptable énergie, il a, jusqu'au moment de la capitulation, constitué pour tous un exemple vivant d'audace et de fermeté d'esprit, ne reculant pas devant l'action, la recherchant au contraire, et faisant plus souvent preuve de témérité que de prudence. Je l'entends encore se plaindre avec force de ce qu'il lui était impossible, étant donné les circonstances de la guerre, d'attaquer la flotte italienne en Méditerranée et d'en finir une fois pour toutes avec elle.

J'ai rencontré l'amiral Darlan pour la dernière fois le 24 février 1940 au moment où il quittait la salle du conseil du président du Conseil et ministre de la Défense Nationale. C'était très peu de temps après l'affaire de l'« Altmark ».

— N'allons-nous pas prendre des mesures énergiques à l'égard des Norvégiens ? lui demandai-je. Nous n'allons tout de même pas attendre que les Allemands nous devancent, n'est-ce pas ?

Sa réponse, si j'ai bonne mémoire, fut :

— Si cela ne dépendait que de moi, voici longtemps que la chose aurait été faite. Mais ce sont les Anglais qui hésitent.

J'ai de la peine à admettre que, depuis le 17 juin 1940, ce même homme ait été l'un des ministres de la capitulation (1). Son passé, l'énergie dont il avait toujours fait preuve jusque-là s'opposaient à ce qu'il participât à une telle décision. Que s'est-il passé ? Le temps n'est pas encore venu où il sera possible de répondre à cette question.

Déficience de l'aviation

On a beaucoup écrit sur l'état d'infériorité dans lequel l'armée aérienne française se trouvait vis-à-vis de la Royal Air Force et, à plus forte raison, vis-à-vis de l'aviation allemande, créée et commandée par le maréchal Gœring.

Au cours de l'automne de 1937, M. Camille Chautemps, qui avait succédé à M. Léon Blum comme chef du gouvernement français, se rendit à Londres en compagnie de M. Delbos, ministre des Affaires Etrangères, pour y procéder à des échanges de vues avec le cabinet anglais et discuter de questions intéressant les deux pays.

Au cours de ces contacts — je tiens le renseignement de la bouche même de M. Camille Chautemps — le gouvernement britannique, dans un esprit d'amitié et de collaboration, fit ressortir aux deux ministres français l'importance que l'aviation était appelée à avoir dans un conflit éventuel et s'enquit discrètement des progrès réalisés par la production française. M. Chautemps fut alarmé par des statistiques qui lui furent soumises et qui concernaient l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie et la France.

A son retour, il s'empressa de convoquer commissions et sous-commissions. Que décidèrent ces dernières ? Demandèrent-elles des crédits ? Leur furent-ils accordés ? Jusqu'à ce moment, les gens, en France, s'étaient consolés en disant — c'était la période des illusions néfastes — que, dans le cas où un conflit viendrait à prendre naissance en Europe, les forces aériennes de la Russie seraient là pour combler les trous de l'aviation française. Continuaient-ils à penser de la sorte ?

Dès Munich, en tout cas, il apparut qu'en cas de guerre la France ne pourrait compter sur l'aide aérienne de la Russie. Elle devait,



Côte à côte au cours d'une cérémonie militaire, le général Gamelin et le général Georges. Ce dernier avait, dans l'armée, beaucoup de partisans qui auraient voulu le voir généralissime. Mais Daladier ne l'aimait pas.

en conséquence, placer tous ses espoirs dans sa propre production. Cette dernière, grâce aux mesures prises, avait réalisé certains progrès. Mais il apparaissait à tout le monde que les usines françaises étaient loin de fonctionner au rythme désirable. Et, bien que la façon dont le gouvernement avait brisé la grève générale d'octobre 1938 eût donné à réfléchir aux milieux ouvriers, les cellules communistes poussaient, dans un grand nombre d'établissements, à une politique d'obstruction, maintenant dans les milieux du travail une hostilité non déguisée au sujet des heures supplémentaires.

Un ministre de bonne volonté

M. Guy La Chambre avait été, sur ces entrefaites, nommé ministre de l'Air. On a déclaré par la suite qu'il ne se montra pas à la hauteur de sa tâche. Je n'ai pas les éléments nécessaires pour détruire ou confirmer une telle allégation, laquelle peut avoir été inspirée par des jalousies ou des rivalités politiques, par le mécontentement de certains constructeurs ou par un désir de vengeance de la part de divers officiers, ingénieurs ou pilotes limogés par le jeune ministre. Je suis, cependant, en mesure d'affirmer qu'au cours d'une séance secrète de la Chambre, au mois de février 1939, M. Guy La Chambre, ayant été très violemment pris à partie par plusieurs parlementaires, répondit victorieusement aux critiques dont son département était l'objet. Il réussit à prouver que, depuis son installation Boulevard Victor, d'énormes progrès avaient été réalisés en ce qui concernait la fabrication des fuselages et des moteurs. Je puis, de même, témoigner de la bonne volonté, de l'ardeur au travail et de la ferveur patriotique de M. Guy La Chambre, qualités que lui reconnaissent comme moi la plupart de ceux qui l'ont connu.

Manqua-t-il de l'autorité nécessaire pour briser la résistance d'une organisation ministérielle où, comme partout ailleurs, et même beaucoup plus qu'ailleurs, le dynamisme de certains était tenu en échec par l'inertie bureaucratique des autres ? Fut-il incapable de faire réaliser aux intéressés les conséquences déplorables d'une politique d'hésitations et de tâtonnements qui consistait à dévier constamment de la ligne préalablement fixée pour expérimenter tel système ou tel type de machine ? Fut-il impuissant à obtenir du ministère du Travail l'aide nécessaire pour venir à bout de l'hostilité des organisations ouvrières ?

Ce n'est que plus tard, bien plus tard, qu'on pourra, d'une façon précise, répondre à ces questions. Il se pourrait bien, en tout cas, que la raison principale de ce que l'on considère comme l'échec de M. Guy La Chambre réside dans l'impossibilité dans laquelle il se trouva d'obtenir les crédits dont il avait besoin du ministère des Finances, celui-ci, conformément à la tradition, ne distribuant ses fonds qu'avec parcimonie.

Quand on a une tâche nationale à remplir, l'imprudence, en matière financière, est de beaucoup préférable à l'orthodoxie. M. Guy La Chambre, et la France à travers lui, en ont fait l'amère expérience lorsque, tout au début de la guerre, le ministère de l'Air suggéra au chef du gouvernement l'achat d'avions en Amérique.

Les industriels se révoltèrent contre un tel conseil, alors qu'ils s'étaient montrés parfaitement incapables d'exécuter les commandes qui leur avaient été passées. Plus tard, quand il fut devenu président du Conseil, M. Paul Reynaud eut, par ailleurs, tout le loisir de regretter le veto qu'il avait opposé, en sa qualité de ministre des Finances, à la réalisation d'un programme dénoncé comme trop coûteux parce que trop vaste. La sacro-sainte administration du ministère des Finances avait, à l'époque, décidé en plein accord avec la Banque de France que la guerre allait durer trois ans et qu'en théorie aussi bien qu'en pratique, les réserves d'or seraient réparties en trois tranches dont aucune ne pourrait être touchée avant la date fixée à cet effet.

Quel que soit, en tout cas, le responsable de la situation dans laquelle se trouvait l'armée aérienne française au moment de la déclaration de la guerre, il est un fait certain : c'est que l'aviation allemande avait sur la nôtre une supériorité dangereuse.

Le manque de matériel

La France ne se contentait pas, d'ailleurs, d'avoir moins d'avions que l'Allemagne. Elle avait également moins de tanks, moins de canons et moins de divisions. Elle était pourvue, cependant, d'une cuirasse de béton et d'acier, la ligne Maginot, due au courage parlementaire de l'un des plus actifs ministres de la Guerre que la France ait jamais connus, à l'esprit d'initiative de Paul Painlevé, à l'insistance inlassable du général Debeney, chef de l'état-major, et au génie d'organisation d'un officier supérieur, dont le nom m'échappe actuellement et qui exécuta scrupuleusement les plans de ce gigantesque travail de défense.

Le général Debeney m'a confié tous les efforts qu'il lui fallut déployer pour venir à bout de l'opposition que rencontrerait le projet et, notamment, de l'hostilité de Poincaré à qui il dut prouver que les fortifications étaient destinées à éviter à la plus grande partie de l'est de la France les horreurs d'une invasion. Il m'a également fait part de l'appui décisif qu'il rencontra auprès de M. Doumergue, alors président de la République, et qui, dès les premiers jours, se montra convaincu du projet.

Pour en revenir à la déclaration de la guerre, la mobilisation, à en croire les communiqués de l'état-major, s'effectua dans des conditions satisfaisantes. Les communiqués de l'état-major déclarent toujours que la mobilisation s'effectue dans des conditions satisfaisantes. Celle de septembre 1939 eut, en tout cas, l'avantage de ne pas être troublée par l'ennemi, l'Allemagne ayant décidé de consacrer tous ses efforts à la guerre avec la Pologne. A part le manque d'uniformes et de couvertures et la lenteur, doublée d'une incurie désespérante, des services de l'Intendance, tout se passa à peu près normalement et l'opinion, en France comme à l'étranger, continua à être convaincue de la valeur légendaire de l'armée française.

Gamelin et Georges

A tort ou à raison, certains généraux jouissaient d'une réputation dont les origines étaient souvent inconnues. Quant au généralissime, le général Gamelin, sa popularité était d'autant plus considérable que son nom et sa photographie étaient reproduits à peu près quotidiennement par la presse. Considéré à distance, il apparaissait comme un homme sérieux et modeste sur le front duquel son titre et ses fonctions mettaient comme une auréole. A ceux qui l'approchaient, il donnait l'impression d'un homme affable et réservé en même temps qu'intelligent et capable. Considéré du point de vue strictement militaire, il avait pour lui d'avoir fait partie de l'état-major de Joffre et d'avoir, à plusieurs reprises et à l'intention des commandants des différentes armées, transmis en clair et détaillé les ordres que Joffre s'était contenté de dicter d'une façon sommaire.

Dans ses relations officielles, Gamelin se comportait en parfait diplomate. Certains politiciens comme Mandel lui reprochaient d'être plus qu'un général, un fonctionnaire politique ou un « préfet militaire » toujours préoccupé de conformer ses opinions aux désirs de ceux à qui il avait affaire. Une partie de l'armée lui était résolument attachée. Mais il existait, cependant, un clan qui témoignait ouvertement son estime et sa sympathie au général Georges et qui visait, par tous les moyens, à faire descendre Gamelin de son piédestal.

Le général Georges assumait le commandement des armées du Nord-Est, lesquelles comprenaient les troupes cantonnées dans la ligne Maginot. Il était sous les ordres directs du général Gamelin, lequel commandait les armées alliées. Les deux chefs avaient des quartiers généraux différents. Celui du général Gamelin était situé à Vincennes, aux portes de Paris, ce qui comportait à la fois des avantages et des inconvénients. Les avantages étaient que le généralissime se trouvait à proximité du gouvernement, à vingt minutes de la présidence du Conseil et du ministère de la Guerre. Il lui était, dans ces conditions, possible d'exercer quotidiennement son influence sur les autorités civiles et d'intervenir directement, toutes les fois que cela s'avérait nécessaire, pour l'adoption de ses idées. Quant aux inconvénients, ils étaient principalement représentés par le fait que le généralissime courait le risque d'être accaparé par la bureaucratie et la routine administrative, ce qui aurait eu pour résultat de l'empêcher d'être, aussi souvent qu'il l'aurait fallu, en contact avec ses troupes ou les généraux sous ses ordres. Au cours de la dernière guerre, ni Joffre ni Foch n'eurent leurs quartiers généraux à Vincennes et l'un comme l'autre ne vinrent à Paris qu'à de longs intervalles, et le moins souvent possible.

Les rapports de de Gaulle

Dans le monde des politiciens, le général Gamelin avait des partisans et des adversaires aussi puissants les uns que les autres. L'un de ses principaux adversaires était Paul Reynaud, lequel était devenu l'ami d'un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs au moment où il préparait un projet de loi pour la création de divisions motorisées. L'un de ces officiers allait, trop tard hélas ! devenir par la suite une figure de premier plan. Il s'était livré à une étude approfondie de l'utilisation des tanks, des chars et des divisions blindés. Il avait écrit, sur ce sujet, des ouvrages que, dans beaucoup de milieux, on affectait de considérer comme des divagations de maniaque, mais auxquels les événements allaient malheureusement donner raison. Il n'était que colonel. Vous avez sans doute compris qu'il s'agit du général de Gaulle.

Il importe de souligner que le général de Gaulle ne se contenta pas d'écrire des livres. Ayant prévu le danger, il ne cessa de le dénon-

(1) Il est navrant de constater que ce ministre de la capitulation devait se métamorphoser en champion de la « collaboration ».

LA FRANCE

cer, adressant à ses supérieurs rapport après rapport. Les Allemands venaient d'appliquer ses conceptions de la guerre en Pologne. Ce qu'ils avaient fait en Silésie, en Poméranie et sur la route de Varsovie, ils pouvaient le répéter un jour en France. L'état-major se devait de prendre ses précautions et de modifier ses plans à la lumière des théories nouvelles. Il le devait d'autant plus que les Allemands étaient susceptibles de jeter dans une bataille avec la France un nombre de divisions plusieurs fois supérieur à celui dont ils s'étaient contentés en Pologne.

Tel est, dans ses grandes lignes, le cri d'alarme que le général de Gaulle ne cessa de pousser. Je regrette de devoir dire qu'il ne fut jamais écouté. Le premier rapport qu'il adressa à ses supérieurs fut, certes, lu. Mais on n'en peut malheureusement pas en dire autant des autres lesquels, de toute évidence, furent purement et simplement jetés au panier. Il est probable qu'aucun des rapports du général de Gaulle ne parvint jusqu'à M. Daladier, ministre de la Défense. Dans le cas, d'ailleurs, où l'un des rapports serait parvenu à destination, il aurait été accompagné d'annotations qui lui auraient ôté toute chance d'être pris en considération. Les milieux militaires français professaient, en effet, entre autres théories au sujet de la guerre motorisée, que les divisions blindées allemandes ne pourraient rien contre la ligne Maginot et, qu'au surplus, l'armée française n'était pas l'armée polonaise.

Avant 1914, l'artillerie lourde avait été boycottée de la même façon par les milieux militaires français et un homme comme le général Maîtrot qui ne cessa de pousser un cri d'alarme fut traité de « vieille baderne ». La même expression fut employée en ce qui concerne le général de Gaulle, et cela bien qu'il fût jeune. Au général Gamelin, le général de Gaulle était décrit comme un révolutionnaire indiscipliné. A Daladier, il était présenté comme un « ami de Reynaud », ce qui suffisait à le discréditer à ses yeux.

L'inaction nécessaire

Les rapports du général Gamelin et de M. Daladier étaient sujets à variations. La pluie, l'orage même, alternaient avec le beau fixe. Il est certain qu'à diverses reprises, Daladier envisagea l'éventualité de remplacer Gamelin par un autre général. Mais il fut toujours arrêté, au moment de prendre une décision, par l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de faire un choix qui lui donnât entière satisfaction. Il tenait le général Georges pour un intrigant. Quant au général Huntziger, pour lequel il avait une grande estime, il voulait d'abord le voir à l'œuvre.

Daladier, cependant, avait une raison profonde de conserver Gamelin à la tête des armées alliées. L'un et l'autre, en tout cas, avaient pour politique de faire durer le plus possible la « drôle de guerre », celle qui consistait à se terrer à des dizaines de mètres dans le sol et à attendre. Rue Saint-Dominique, beaucoup de fonctionnaires avaient l'habitude de dire en riant que le mot d'ordre de Gamelin était un vers de Baudelaire :

Je hais le mouvement qui dérange les lignes.

Ce mot d'ordre, Daladier semblait l'avoir adopté aussi et, à plus d'une reprise, il proclama qu'il était avare du sang français, se félicitant par ailleurs de l'inaction militaire qui lui permettait, disait-il, de remédier graduellement à l'infériorité de la France en matière d'armes et d'avions.

Au cours des longs mois qui précédèrent la bataille de France, Daladier déclara à plusieurs reprises que la terre et le béton étaient les meilleures armes de la France et je suis convaincu qu'il a souvent dû, au cours de ses méditations, regretter que la ligne Painlevé-Maginot n'eût pas été étendue de Montmédy à la mer et ne couvrît pas toute la frontière française du Nord-Est, de Bâle aux postes avancés de Dunkerque, ce qui n'aurait pas rendu nécessaire la mise sur pied d'une armée prête à faire face à toute éventualité.

Hanté par la crainte d'une avalanche ennemie, sachant parfaitement que des mois et des mois s'écouleraient avant que les forces françaises et anglaises unies pussent être en mesure de lutter, sur terre et dans les airs, à égalité avec l'Allemagne, Daladier s'employa à gagner du temps, profitant du répit que les événements lui accordaient pour construire et passer des commandes au dehors.

Cette politique permit dans une certaine mesure de parer à l'insuffisance de matériel dont souffrait l'armée française. Mais elle eut, dans un autre ordre d'idées, des conséquences graves, contribuant à affaiblir le moral de la troupe et à faire de cette dernière une proie offerte à peu près sans résistance à la propagande défaitiste.

J'ai demandé un jour au général Debeney ce qu'il pensait de cette politique de temporisation. Sa réponse a été catégorique :

« Gamelin a raison de ne pas tenter l'offensive, me dit-il. Il aurait pu agir tout à fait au début, au moment où les Allemands étaient occupés en Pologne, si le roi Léopold n'avait pas brisé l'alliance anglo-franco-belge créée par son père et si nos armées avaient pu être en mesure de se diriger d'une traite vers Cologne à travers le territoire belge. La ligne Siegfried n'a pas été étendue jusque-là et il nous aurait été possible de nous assurer des positions importantes. Mais, étant donné qu'il n'était pas en mesure d'entreprendre une telle opération, le commandant en chef a bien fait de ne point jeter les troupes françaises contre la ligne Siegfried. Bien que celle-ci soit moins solide que la ligne Maginot, étant de construction plus récente, ç'aurait été une folie que de nous lancer contre elle, une opération de ce genre devant être réservée pour le jour où tant nous que les Anglais aurions eu la supériorité en matériel. Tout, actuellement, doit être subordonné à ce programme essentiel : avoir la supériorité au point de vue du matériel. En attendant d'y parvenir, le mot d'ordre doit être de maintenir le moral de l'armée et du pays tout entier. »

Le général Huntziger, un grand soldat en qui l'on avait placé beaucoup d'espérances et à qui les circonstances ne permirent malheureusement pas d'accomplir ce que l'on attendait de lui, partageait, à peu de chose près, l'opinion du général Debeney. Un soir que nous étions à dîner chez une famille amie, il me déclara : *« Nous ne sommes pas prêts. Beaucoup de choses nous manquent, au point de vue armement, matériel et, surtout, aviation. Actuellement* — nous étions au mois de décembre 1939 — *la tâche essentielle doit être de surveiller le moral du pays, d'éliminer les éléments défaitistes, qu'ils appartiennent à la gauche ou à la droite, et* — d'autre part — *d'augmenter graduellement la puissance de notre armée. »*



Daladier, ministre de la Défense Nationale, et Gamelin, généralissime, arrivent au Quai d'Orsay où ils doivent assister à une réunion du cabinet de guerre Reynaud. Installé à Vincennes, Gamelin était, au gré de certains, trop souvent en contact avec les milieux politiques.

La ligne Maginot

Un autre chef militaire éminent, le général Buhrer, organisateur de notre armée coloniale, me fit des déclarations à peu près identiques. *« Actuellement, me dit-il, le problème pour nous consiste à gagner du temps, et cela jusqu'à ce que nous soyons, au point de vue du matériel et des effectifs, en mesure de vaincre. Pour ce qui est des effectifs, il existe déjà une armée de plusieurs dizaines de milliers de coloniaux destinée à devenir avec le temps une force formidable de choc. Mais ce n'est pas suffisant. Nous avons encore besoin de milliers d'autres soldats. Pour ce qui est des avions et du matériel en général, je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'il nous faut faire. Comment arriver à faire comprendre au peuple que cette désastreuse attente est indispensable ? C'est aux généraux de l'expliquer à leurs officiers, lesquels à leur tour le diront aux sous-officiers qui, de leur côté, tâcheront d'en convaincre la troupe. »*

« Ceci a-t-il été fait ? demandai-je. Et si non, pour quelle raison ? Pourquoi avoir maintenu sinon toute l'armée, du moins une grande partie, dans une inaction dont tous les militaires ne cessent de se plaindre ? N'était-il pas possible d'expliquer aux hommes, au moyen d'exercices pratiques, les leçons de la campagne de Pologne ? Ne pouvait-on pas, de même, employer un grand nombre de mobilisés à continuer la ligne Maginot jusqu'à la mer et à construire derrière elle une seconde ligne de défense où les troupes auraient pu se replier en cas de nécessité ? »

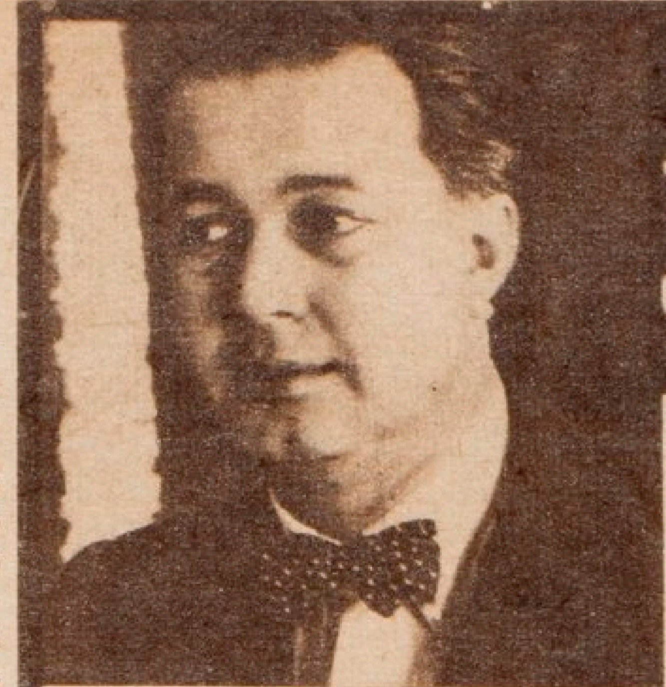
Cette question, un homme l'avait posée bien avant que je ne le fasse. C'était en septembre 1937. M. Hore-Belisha, alors ministre britannique de la Guerre, avait visité la ligne Maginot avec le général Gamelin à la suite des grandes manœuvres. La ligne finissait à Givet. Il demanda pourquoi on ne la continuait pas jusqu'à la mer. Il lui fut répondu que l'on était sur le point de le faire.

Immédiatement après la déclaration de la guerre, il revint à la charge. Son argument était le suivant : Entre le mois de mars et le mois de septembre, les Allemands ont fait de la ligne Siegfried une fortification à peu près égale à la ligne Maginot. Entre le mois de septembre et le mois de mars, la ligne Maginot pouvait, en conséquence, être étendue jusqu'à la mer.

A ce raisonnement parfaitement logique, on opposa l'objection que la boue hivernale rendait ce genre de travaux impossible. M. Hore-Belisha consulta des techniciens qui lui répondirent qu'il existait un procédé spécial grâce auquel il était possible de congeler la boue, ce qui aurait enlevé toute difficulté à l'entreprise. Lorsqu'il fit part aux autorités françaises de cette réponse, elles invoquèrent comme excuse l'instabilité du terrain. A quoi M. Hore-Belisha rétorqua qu'il valait mieux lui déclarer franchement qu'on n'avait nullement l'intention de prolonger la ligne. A quelque temps de là, il démissionna. S'il était demeuré au pouvoir, serait-il parvenu, en définitive, à avoir raison de la force d'inertie à laquelle il s'était heurté ? Le fait est, en tout cas, que — bien qu'un certain nombre de blockhaus et de tranchées aient été construits — le projet de bâtir une vraie ligne de fortifications jusqu'à la mer fut abandonné.

Pourquoi ?

Un point d'interrogation parmi les dizaines d'autres que posent les événements de cette période.



Ahmed Rassim le délicat poète de « L'Ermite de l'Attaka ».

AHMED RASSIM
OU LE POÈTE OBSTINÉ

Il y a vingt ans, droit comme un dattier et le front dans les nuages, Ahmed Rassim déjà rêvait. Vingt-cinq ans après, toujours linéaire, la tête haute, il rêve encore, et ses songes sont à peine moins candides. Le beau dattier, plus riche de fruits, exhale dans le vent la modulation de ses chants subtils.

J'ai toujours envié la conception si personnelle que Rassim se fait de la vie, des hommes, des femmes, de tout le tumulte du monde. Il est significatif qu'un écrivain aussi bien doué et d'esprit aussi vif écarte résolument de son champ visuel les images tristes, les sons sans mélodies, le bruit des forces. Il y a en lui un épicurien qui s'ignore, délicat et d'un égotisme raffiné. Et il ne s'agit pas là d'une attitude. Il est ainsi, et il est charmant d'être ainsi. Prenons-le tel qu'il se présente à nous. Il est sans arrière-pensée, poussé par un désir de séduction qui ajoute à sa grâce et crée un mirage où tout se transforme, avant de se diluer, en gouttes fraîches et bulles irisées.

Le livre qu'il vient de publier, cet *Ermite de l'Attaka*, est égal à ses aînés, d'une même veine enchantée, d'une même jeunesse avide. J'y trouve en plus ce que les ans, en passant, lui ont apporté, une volupté plus clairvoyante, un goût plus sensuel des choses. Ahmed Rassim est avant tout, je dirai même exclusivement, un poète. Seul un poète peut si joliment arranger sa vie et en faire un rendez-vous de joies fines, de musiques, de couleurs et de rêveries sans but. Barrès rappelait naguère le mot poignant d'un combattant mort à la guerre : « Qu'elle est douce, ô mon Dieu, la venue au monde du jour bien-aimé ! » La sensualité de Rassim est du même ordre et j'imagine volontiers notre poète reniflant avec délice les odeurs des feuilles et fleurs, malaxant le sable chaud ou l'argile humide, offrant ses doigts à la caresse du vent, ou posant sa bouche sur le miroir d'une eau transparente. Il est poète et il est sensuel ; il est donc doublement poète. Et l'homme qui rêve sa vie plus qu'il ne la vit est le seul heureux dans les temps anarchiques. « Il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées... », disait Descartes. Pour un poète, les pensées sont des rêves, et changeants comme le nuage qui court dans le ciel. Magnifique pouvoir du poète de tout embellir et de tout enrichir, et d'accorder sa flûte au libre caprice de l'heure !

N'avais-je pas tort il y a dix ans quand je conseillais à Rassim de se renouveler ? Il ne m'a pas écouté, Dieu merci, et nul ne s'est moins transformé que lui, nul n'a plus longtemps été lui-même, suscitant en nous, quand même et toujours, des émotions vives, des chaleurs imprévues et comme un trouble physique. Il a eu bien raison de ne pas revêtir la défroque occidentale, et c'est pourquoi on aime que sa prose scandée, avec des incidentes, même des complications, témoigne d'une sensibilité et d'une imagination toutes orientales. La phrase aux développements inattendus est le commentaire, un peu appliqué, d'une préciosité venue du fond des âges chevaleresques, quand le monde arabe n'avait pas perdu ses belles traditions galantes.

L'Ermite de l'Attaka, ne nous y trompons pas, c'est Rassim lui-même. Le fonctionnaire qui s'évade, amoureux de sa petite montagne, a rencontré, sur les flancs desséchés des collines de flammes, un vieux pêcheur. Ce lui fut un prétexte à s'exprimer. Gentil et ingénieux prétexte ! J'écoute la parole même de Rassim, les douces inflexions de sa voix joyeuse et les modulations précises de la phrase colorée. Puis-je ne pas goûter l'amour courageusement exprimé de la femme à la chair fleurie, aux étreintes odorantes ? Il lui prodigue ses caresses verbales, et il trouve les mots les plus naturels, presque les plus naïfs pour rendre l'image vive de son propre désir :

Une ligne insaisissable de lumière tournait autour d'elle, caressait lentement ses formes avant de se blottir où il fallait qu'elle s'insinue...

Cette femme était écrite dans ma destinée avec ses ombres colorées et ses saillies qui semblent dorées par les sèves du dedans...

Etrange, cette grâce animale et dansante qui garde la porte tentatrice des soleils intérieurs et des ivresses inconnues...

...Et ce corps où la volupté erre avec la lumière, possède la sûreté d'une équation de pierre et mes rêves s'épuisent à rencontrer ces parois infranchissables qui leur défendent l'accès...

Je pourrais citer bien d'autres pages ; celles-ci sont fortement expressive de sa manière à la fois dure et alanguie. Il y a toujours chez Rassim un jeu de lumières et d'ombres qui est une vraie réussite. Si j'ajoute que cette prose savante a des allures hésitantes, et qu'elle se donne le luxe de paraître une traduction, je lui aurais adressé mon meilleur compliment. Non, il n'est pas un Occidental pour un sou, mais en un français impeccable il pense et sent en Oriental. Voilà où réside son originalité, non la seule, mais celle à laquelle nous sommes le plus sensibles.

Sa sincérité ne fait pas de doute, mais un vrai poète peut-il ne pas être sincère ? Qu'il apporte à s'exprimer de l'ingéniosité et une perfection habile, qui s'en plaindra ? Si je goûte parfois, en ses proses poétiques, un ton de fausse candeur et l'expression d'une sensualité extrêmement avertie, c'est que je sais bien que le talent est œuvre de clairvoyance et qu'il n'est si beaux dons qui ne supportent, réclament même, des arrangements. Et lui, fait-il autre chose que de capter des reflets sous la forme des plus précises visions ?

La maturité ne lui a apporté aucune tristesse inutile, et ses rares mélancolies ne sont que l'aveu inconscient de ses faims insatiables. Le monde où il se meut, ses routes intérieures, ses rêveries, tout cela est bien limité en somme. Je suppose que c'est un calcul de sa volonté. Dans un univers désaxé, quand l'esprit connaît les pires tortures, et le cœur les blessures les plus profondes, un poète obstinément chante sur les flancs de l'Attaka la lumière du jour et la beauté des femmes, comme sourd aux sombres et cruelles rumeurs. C'est l'alibi du poète...

GEORGES DUMANI

NOS CONTES

PAR UNE NUIT D'ORAGE

Je venais de mettre le point final à un conte dont les événements se déroulaient durant une journée pluvieuse et de déposer mon crayon sur le bureau... La nuit tombait, l'orage s'approchait, des bruits confus montaient de la rue.

Je regardais par la fenêtre : la route était déserte, le vent sifflait, les branches des arbres se balançaient. Une grande tristesse s'empara de tout mon être ; aussi me suis-je déshabillé en toute hâte dans l'espoir de noyer ma mélancolie dans le sommeil.

Mais à peine étendu, je me mis à réfléchir sur la valeur de ce que je venais d'écrire.

Mon conte relatait la vie humble d'un pauvre aveugle et de sa femme... deux êtres délicats et malheureux, maltraités par la destinée et par les hommes. Le vieil aveugle avait quitté son village le jour de Noël, accompagné de sa femme dévouée. Ils avaient marché par monts et par vaux, dans l'espoir de recueillir quelques morceaux de pain ou quelques pièces d'argent qui leur permettraient de célébrer la fête dans la joie.

Mais les riches s'étaient détournés à leur passage. Ils ne rencontrèrent que déception. Las de leur inutile vagabondage, ils décidèrent de rentrer à leur chaumière avant la tombée de la nuit.

L'aveugle s'avançait trébuchant, guidé par sa femme. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, les nuages augmentaient, enfin l'orage éclata. Les pieds de l'aveugle plongeaient dans la neige, le vent lui fouettait le visage...

La chaumière était encore bien loin. Le vieillard et la femme poursuivaient leur chemin au milieu du vent, de la pluie et de la grêle. Leurs lèvres tremblaient, leur corps grelottait...

Petit à petit la femme se sentait faiblir ; elle réalisa qu'elle avait perdu sa route... elle ralentit ses pas et s'arrêta de parler. L'aveugle s'étonna de son silence et demanda :

— N'arriverons-nous pas à temps ? Nous serons sans doute en retard pour la prière du soir.

Sa femme le tranquillisa. Elle ne voulut pas lui avouer que la nuit était descendue et que le brouillard lui avait fait perdre le chemin. Après quelque temps, elle se sentit assaillie par une grande lassitude et murmura :

— Pardonne-moi, nous nous sommes perdus et je ne me sens plus capable de poursuivre la route. Je veux m'arrêter... me reposer.

— Il fait très froid.

— Je veux me reposer.

— Le froid pourrait nous tuer... et nous serons ensevelis sous la neige...

— Et qu'est-ce que cela peut faire ? balbutia la femme. La vie n'a rien de beau afin que nous la regrettions.

L'aveugle obéit en soupirant. Ils s'assirent par terre, dos contre dos. La neige les enveloppa. La femme se replia sur elle-même. Alors l'aveugle dit :

— Allons, lève-toi... lève-toi...

Mais elle s'endormait en murmurant des mots incompréhensibles. Son mari essaya de la soulever. Sa force l'ayant trahi, il s'écria de nouveau :

— Attention le froid... la neige....

Comme elle ne répondait pas, il hurla :

— Au secours ! Au secours !

La femme garda le silence. L'aveugle la secoua d'une main tremblante ; le désespoir l'étouffait. A cet instant, la cloche de l'église sonna... L'aveugle frissonna et se mit à crier désespérément :

— La cloche sonne, lève-toi... Nous serons en retard pour la prière...

Mais la femme avait déjà rendu le dernier soupir. L'aveugle essaya de se soulever ; il lutta contre la neige, mais il fut vaincu par elle. Il comprit que c'était la fin, qu'il n'avait qu'à s'en remettre à la volonté de Dieu.

— Notre Père qui êtes aux cieux... pardonnez-nous nos offenses et acceptez-nous dans votre royaume... car nous sommes vos fidèles serviteurs, murmura-t-il.

Tout d'un coup, il eut l'impression d'avoir recouvré la vue. Il s'imagina voir une église grandiose, magnifique, à la porte de laquelle se tenait Jésus.

— Entre... entre dans ma maison, lui disait-Il. Il est temps, pauvre malheureux, que tu goûtes au vrai bonheur.

Alors le sang circula dans les veines de l'aveugle. Il se souleva et se jeta à la porte de l'église, les yeux levés vers le Tout-Puissant. Le Christ de son côté les regardait, lui et sa femme, et leur souriait avec compassion.

Ainsi mourut un aveugle et sa femme dans un champ désert, par une nuit d'orage.

* * *

Après avoir passé en revue les différentes parties de ce conte, et m'être assuré qu'il allait produire chez le lecteur la réaction humanitaire désirée, je me sentis heureux et essayai de m'endormir.

L'orage grondait, les vitres de la fenêtre claquaient, les branches des arbres se courbaient, le vent sifflait et mon cœur s'agitait. Subitement, je vis près de ma fenêtre un gros nuage à travers lequel je crus apercevoir des corps qui se mouvaient. Je vis de nombreux fantômes de vieillards, d'enfants, de femmes... Je fus saisi de stupeur en fixant ces visages blafards, ces yeux désespérés... Un cri échappa de mes lèvres à la vue d'un mendiant aveugle, guidé par une femme...

— Qui donc êtes-vous ? demandai-je.

Mais je commençai déjà à comprendre. Une ombre au teint pâle, à la voix caverneuse me répondit :

— Ne nous reconnais-tu pas encore? Nous sommes les héros de tes romans. Nous formons le cortège des misérables et des malheureux dont tu as raconté l'histoire aux hommes pour les distraire. Regarde-nous et rappelle-toi... nous défilerons un à un devant toi... Voici l'enfant pauvre que tu laissas dépérir de faim sous la fenêtre d'un palais où brillaient les feux d'un arbre de Noël... Voici la mère malheureuse que tu fis mourir le jour où ses enfants avaient le plus besoin d'elle... Voilà l'orphelin...

Je me suis caché le visage, bouché les oreilles, mais les yeux hagards d'un pauvre mendiant me fixaient toujours, ses pieds plongeant dans la neige me torturaient terriblement... Je voulus quitter le lit, m'enfuir, mais les fantômes se rapprochèrent de moi et me barrèrent la route.

— Mon Dieu, m'écriai-je, que me voulez-vous encore ?

Une ombre aux yeux phosphorescents me répondit :

— Quel diable t'a-t-il poussé à relater l'histoire de ces pauvres gens ? La vie n'est-elle pas assez douloureuse en elle-même ? Pourquoi t'ingénies-tu à augmenter encore ses souffrances par la peinture de tant de malheurs ? Quel est ton but ? Désires-tu tuer le peu de courage et de patience qui restent dans les âmes ? Cherches-tu à leur ôter l'espoir du bonheur ? Les hais-tu au point de vouloir empoisonner leur amour de la vie ? Réponds ! A quoi veux-tu aboutir avec tes histoires lugubres et pessimistes ?

J'ai répondu :

— Je n'ai cherché, en peignant la douleur, qu'à réveiller le sentiment de la pitié et de la compassion dans des cœurs dont tu connais la dureté.

A peine avais-je fini de parler, que les fantômes s'agitèrent et produisirent des sons incompréhensibles ; puis j'eus l'impression d'entendre un rire sardonique ; le sang se glaça dans mes veines :

— Qu'est-ce ? m'écriai-je.

Une voix répondit :

— Ce sont les fantômes qui rient.

— De qui rient-ils ?

— De toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es bien naïf. Comment veux-tu réveiller par un conte imaginaire un sentiment dans ces cœurs endurcis, ces cœurs que la vue de la misère réelle et palpable n'a pas su émouvoir ? Si la vérité poignante et vivante est incapable de les toucher, crois-tu que l'imagination les changera ?

Je ne savais que dire... J'aurais pu répondre que la force de l'art pourrait influencer plus que la force de la réalité... Mais est-ce bien sûr ? Puis-je prétendre avoir amélioré une seule âme par mon art ?

Je ne pouvais rien affirmer... J'étais perplexe, agité ; aussi me suis-je tu. Puis j'ai quitté précipitamment le lit ; j'ai couru vers le bureau ; les papiers contenant l'histoire du mendiant aveugle étaient là... D'une main tremblante, je les ai réduits en morceaux.

(Adapté du russe)

Délassons-nous

UN JEU DE SOCIETE

LA COURSE EN ROND

Il faut être assez nombreux pour que ce jeu soit amusant. Les joueurs commencent par se placer l'un à côté de l'autre, de manière à former un cercle. L'un des joueurs prend le numéro un, son voisin de droite le numéro deux, le suivant le numéro trois, et ainsi de suite. Lorsque chaque joueur s'est vu attribuer un numéro, l'ensemble se divise en deux équipes : les joueurs pairs et les joueurs impairs. Le joueur numéro un et le joueur numéro deux se munissent alors chacun d'un objet, un fruit, un caillou par exemple, et à un signal donné, le joueur numéro un tend l'objet qu'il tient au joueur numéro trois, tandis que le joueur numéro deux transmet le sien au joueur numéro quatre. Ces deux objets vont alors faire le tour du cercle un certain nombre de fois (cela doit être fixé par une convention entre les joueurs), de telle manière que l'objet appartenant à l'équipe des numéros pairs progresse toujours de joueurs pairs en joueurs pairs. Il en sera de même pour l'objet de l'autre équipe qui doit passer de main en main parmi tous les joueurs à qui sont attribués des numéros impairs. Cependant, comme la transmission de l'objet se fait selon un rythme très rapide, les joueurs de chacun des deux camps doivent essayer par des feintes, par des gestes brusques, de s'emparer de l'objet des joueurs de l'équipe opposée, sans jamais employer la force, bien entendu.

L'équipe dont l'objet a le plus rapidement accompli le parcours fixé à l'avance a gagné. Elle a également gagné dans le cas où un joueur de l'autre équipe a, par erreur, remis à l'un de ses membres l'objet qu'il détenait.

TOILETTES

Examinez avec le plus grand soin les vingt-cinq têtes. Deux seulement sont exactement pareilles. Pour toutes



les autres, il y a de légères différences, soit dans le chapeau, soit dans la cravate, soit dans les cheveux, soit dans les yeux, soit dans les lèvres. Quelles sont les deux têtes identiques ?

(Lire la solution à la fin de la rubrique).

DEUX REBUS

L'oisiveté $\frac{\text{vent}}{\text{N nous N}}$ o mal

$\frac{\text{Rire}}{\text{Un joyeux}}$ $\frac{\text{pir}}{\text{un triste}}$ $\frac{\text{vent}}{\text{viennent}}$ $\frac{\text{venir}}{\text{d'un}}$

(Lire la solution à la fin de cette rubrique).

BETISES DE GRANDS HOMMES

« Tout le monde peut se tromper ». Et surtout quand il s'agit de prévoir l'avenir. Il nous a paru amusant de relever un certain nombre d'erreurs « monumentales », commises par des personnes qui, pourtant, ont joui d'une grande réputation :

* Léon Bollée, un des plus fameux coureurs de l'époque héroïque de l'automobile, descendait un jour d'une voiture avec laquelle il venait de dépasser le cinquante à l'heure : « Je ne conseille à personne d'aller plus vite, dit-il gravement. Ce serait risquer l'asphyxie. »

* Mais Léon Bollée était excusable : vers la même époque, un congrès de médecins avait déclaré qu'au-dessus de quatre-vingts kilomètres à l'heure l'homme mourrait d'une rupture du cœur.

* Les premiers chemins de fer, eux aussi, ont provoqué quelques jugements d'hommes importants qui ont été cruellement démentis par l'expérience. C'est ainsi que M. Thiers s'écriait, en 1834 : « Ne crangnez rien, messieurs ; ces chemins de fer dont on fait grand bruit sont des enfantillages, des joujoux bons tout au plus à remplacer les coucous (voitures) qui transportent les Parisiens de Paris à Saint-Cloud ou à Versailles. »

L'HISTOIRE DES BRICS ET DES BRACS

Très loin, sur une île perdue du Pacifique, vit un peuple étrange qui se compose de deux tribus : les Brics et les Bracs. Elles ne se distinguent que par le fait que les Brics mentent toujours et les Bracs ne mentent jamais. Or, un explorateur que le hasard amena dans ces parages vit s'avancer un Bric et un Brac à sa rencontre. Il demanda à l'un d'eux : « Etes-vous un Bric ou un Brac ? » Ne comprenant pas très bien la réponse de celui-ci, il s'adressa alors à l'autre et lui demanda : « Qu'a-t-il répondu ? » Le second lui répliqua : « Il dit qu'il est un Brac ! » Il s'agit pour vous de savoir lequel des deux était un Bric, lequel était un Brac.

(Lire la solution à la fin de cette rubrique).

MATHEMATIQUES

Pouvez-vous arranger trois 2, de trois manières différentes, de sorte que le groupe du centre soit égal au double du premier groupe et à la moitié du second ?

(Lire la solution à la fin de cette rubrique).

RIONS UN PEU

— Vous avez déjà déjeuné ?

— Oui.

— Comme c'est dommage : je vous aurais offert l'apéritif.

— Ce sera pour une autre fois. Et vous, avez-vous déjeuné ?

— Non, pas encore.

— C'est dommage : je vous aurais offert avec plaisir un café.

* * *

Mac Gregor, des Grands Magasins M. Gand et Co., Edimbourg, 20 succursales en Ecosse, va rendre l'âme. Il donne un dernier conseil au jeune Ramsay son fils et héritier unique.

— Deux qualités sont essentielles pour réussir en affaires : l'honnêteté et la prudence.

— Qu'appelez-vous honnêteté, père? interroge le jeune homme.

— Toujours tenir les engagements qu'on a pris.

— Et qu'appelez-vous prudence, père ?

— Ne jamais prendre aucun engagement.

* * *

Un jour, un catalogue concernant la construction et la fourniture de matériel ferroviaire fut adressé à Bernard Shaw.

L'humoriste écrivit aux constructeurs pour leur accuser réception de leur catalogue.

Et il ajouta :

— Vos locomotives m'intéressent tout spécialement. Pouvez-vous m'en envoyer quelques échantillons ?

* * *

Le célèbre professeur viennois Spracht, qui parle plus de cinquante dialectes ou langues, déjeunait un jour avec quelques amis lorsqu'il poussa un petit cri et porta vivement sa serviette à sa bouche.

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiéta son hôtesse.

— Peu de chose, expliqua le professeur : je viens simplement de me mordre la langue.

— Et laquelle ? demanda malicieusement la dame.

ETES-VOUS ADROIT ?

Alors, proposez de montrer deux tours dont l'un consiste à enlever d'une table, sans la toucher, une pièce de cinq piastres, et l'autre de faire descendre quelqu'un d'une chaise également sans le toucher !...

C'est vieux comme le monde, mais il y a toujours quelqu'un à s'y laisser prendre.

Dans le premier cas, priez le partenaire de bien examiner la pièce pour éviter toute supercherie. Il s'en empare... Et le tour est joué. La pièce a été enlevée sans que vous l'ayez touchée !...

Dans le second, le partenaire une fois bien cramponné « vous brûlez devant lui une feuille de papier et vous faites effectivement... des « cendres »...

TROUVEZ LES VOYELLES

Ces 2 groupes de concours forment 2 proverbes connus si vous trouvez les voyelles qui manquent.

1.) L N F T P S J R V C L F.

2.) V N C R S N S P R L N T R M P H S N S G L R.

(Lire la solution à la fin de cette rubrique).

SOLUTIONS

TOILETTES

Le cinquième du troisième rang et le deuxième du dernier rang.

DEUX REBUS

1. L'oisiveté nous entraîne souvent au mal ;
2. Un joyeux sourire, un triste soupir, nous viennent souvent d'un souvenir.

HISTOIRE DES BRICS ET DES BRACS

Le premier était un Bric et le second un Brac, car, les Brics mentant toujours, si le second avait été un Bric il aurait répondu à l'explorateur : « Il dit qu'il est un Bric ».

De toutes façons, le premier ne pouvait que dire qu'il était un Brac, s'il était un Brac pour dire la vérité, et s'il était un Bric, parce qu'il mentait.

MATHEMATIQUES

$\frac{2}{2+2} = \frac{1}{2}$, $2 - \frac{2}{2} = 1$, $\frac{2+2}{2} = 2$

TROUVEZ LES VOYELLES

1. Il ne faut pas jouer avec le feu ;
2. A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.



«AVOIR LE SENS DE L'HUMOUR»

Dans la bouche d'un Anglais, l'expression « avoir le sens de l'humour » est un grand compliment. Et il est fort heureux qu'il en soit ainsi...

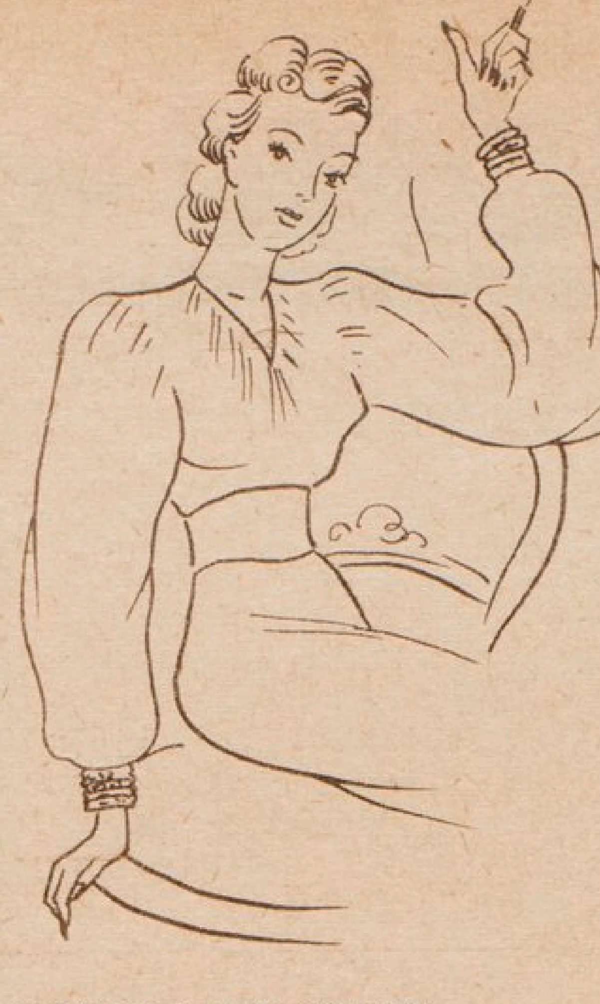
« Avoir le sens de l'humour », contrairement à ce que l'on pense trop souvent, cela ne consiste pas à multiplier les « farces » ou les « blagues » ; cela ne signifie pas davantage que l'on possède une verve comique, garantie de succès dans les noces, les banquets ou les réunions diverses. On peut très bien avoir le sens de l'humour sans se départir jamais d'une certaine réserve. Le sens de l'humour est, avant tout, une qualité mentale, fondée sur une aptitude particulière à se critiquer soi-même, à se voir tel que l'on est vraiment, à analyser ses travers, à distinguer les situations ridicules dans lesquelles on peut se trouver.

Le sens de l'humour est un moyen très efficace de lutter contre la timidité. En effet, lorsqu'on possède cette plaisante clairvoyance qui vous permet de juger à leur vraie valeur les circonstances quotidiennes dans lesquelles on peut se trouver, bien des conjectures où l'on craint d'être écrasé par le ridicule vous apparaissent, au contraire, comme autant de rencontres cocasses dont il vaut mieux rire que pleurer.

Celui qui, à l'occasion, est capable « de ne pas se prendre au sérieux » démontre en même temps qu'il possède une souplesse de jugement fort utile dans la vie.

Soyez-en assurées, si vous possédez le sens de l'humour joint à des qualités solides de persévérance et d'énergie. Vous avez en main des atouts de première importance qu'il convient de conserver et d'accroître sans cesse.

Si vous n'avez pas de jolis bras...

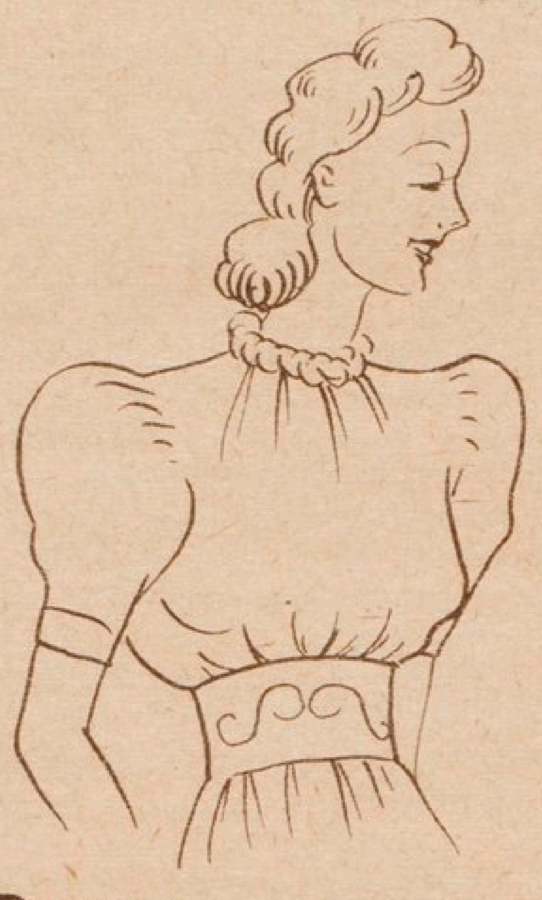


Portez TOUJOURS DES TOILETTES AYANT DES MANCHES BOUFFANTES ou très étoffées. Que votre décolletage soit raisonnable. Portez-en qui soient carrés, en forme de V ou rectangulaires. Portez des bracelets gros et très riches de façon à attirer l'attention sur vos poignets.



Fuyez LES ROBES SANS MANCHES ou très largement décolletées. Pour le soir, ne portez pas de ces toilettes retenues par des bretelles qui sont, en général, ravissantes à voir, mais qui sur vous feraient un piètre effet. Evitez les manches raglan ou trop ajustées.

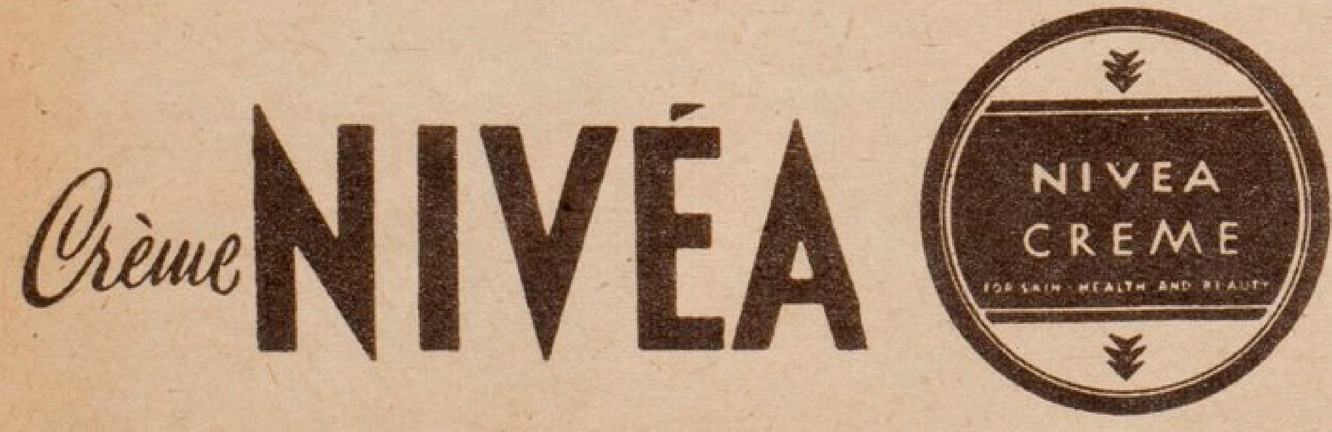
Si vos épaules sont trop étroites...



Portez DES COLS ASSEZ FERMES, développez vos emmanchures au moyen d'un empiècement. Portez des couleurs gaies et vives et choisissez toujours des modèles un peu compliqués.



Fuyez LES MANCHES KIMONO OU RAGLAN, les corsages trop ajustés, le noir, le marine ou toutes les autres teintes foncées qui vous feraient paraître « étriquée ». Evitez les manteaux longs et flottants.



QUELQUES PETITES CHOSES qu'il faut éviter

• Bien des hommes croient que le mariage leur permet d'abandonner toute courtoisie envers leur épouse. Messieurs, ne tombez pas dans cette grave erreur. Continuez à entourer votre femme de ces petites attentions qui lui font plaisir et qui lui prouvent surtout que vous tenez à elle. Effacez-vous devant elle lorsque vous entrez ensemble dans une pièce, levez votre chapeau quand vous la quittez dans la rue, donnez-lui la main pour l'aider à sortir d'une voiture. Soyez toujours prêts à l'aider à mettre son manteau et surtout ne blessez pas son amour-propre en lui faisant des remarques et des réprimandes en public.

• *S'il vous arrive d'avoir à écrire une lettre délicate à une personne du sexe opposé, ayez la sage précaution de dormir toute une nuit avant de la cacheter. Au réveil, relisez-la. Bien souvent les mots écrits dans un moment de colère, de dépit ou de rage vous paraîtront inopportuns ou maladroits. Calme, vous pourrez refaire votre lettre et ne pas laisser ainsi un geste d'impatience gâcher une affection ou même un amour auquel vous tenez.*

• Certaines personnes aiment toujours se servir du téléphone pour faire des surprises à leurs amis. Evitez les « devinez qui est à l'appareil ». C'est irritant pour tous ceux qui en sont les victimes. Songez que la sonnerie a peut-être arraché votre interlocuteur à un travail pressant, à une conversation agréable ou même à une sieste. Hâtez-vous donc de dire rapidement ce que vous avez à dire, ne vous attardez pas. Tout le monde vous sera reconnaissant de cette discrétion.

• *Vous sentez-vous mal à l'aise lorsque vous entrez dans un salon ? Eh bien, faites ceci : arrêtez-vous un instant sur le pas de la porte, cherchez des yeux la maîtresse de maison. Allez vers elle tranquillement si elle est seule. Si elle est très entourée, voyez si aucun visage ne vous est familier et, dès que vous en aurez trouvé un, allez vers cette personne que vous connaissez en attendant que votre hôtesse soit un peu moins absorbée. Avancez paisiblement en vous disant que, si vous avez l'air sûre de vous, tout le monde aura la même impression. Si vous vous mettiez dans un coin à mordiller votre mouchoir ou à tordre votre sac, tous les assistants vous trouveraient ridicule.*

• Lorsque vous voyez une jeune femme portant une toilette d'un goût douteux, où l'excentricité et la recherche de l'inédit sont intimement mêlées, ne la regardez pas avec mépris et ne lui dites pas que sa robe est trop osée. Trouvez une gentille phrase sur la couleur du tissu, sur le choix d'une boucle ou d'un fermoir, sur l'élégance d'un quelconque accessoire. Il est certain qu'un détail de sa toilette vous plaira. Ainsi vous ne mentirez pas et, en même temps, vous ne lui ferez pas de chagrin, car, pour elle, cette robe représente peut-être beaucoup.

• *Vous savez bien qu'il ne faut pas faire du bruit en mangeant son potage. Il est également disgracieux d'ouvrir toute grande sa bouche pour absorber le contenu de la cuiller. Ce sont là des choses que l'on vous a rabâchées pendant toute votre enfance, mais que, peu à peu, vous avez fini par oublier un peu. C'est à ces petits détails que l'on reconnaît les gens vraiment bien élevés. Tout le reste n'est qu'un vernis superficiel...*

IL N'Y A PLUS DE FEMMES LAIDES

Un de mes amis dit souvent, avec un sourire d'indulgence attendrie : « Les femmes ne vieillissent plus ».

Tous les hommes, les hommes aimables naturellement (mais les autres comptent-ils ?) ratifient cette affirmation.

Je viens de lire un délicieux roman dû à la plume de Paula Kurz, une jeune Viennoise, et qui s'intitule « J'étais laide ». Ce roman, qui est plutôt une autobiographie, tend à démontrer que la laideur n'existe plus aujourd'hui.

On peut, bien entendu, protester, sourire et crier même au paradoxe. Il n'y a peut-être plus de femmes laides, sauf celles qui tiennent vraiment, par bêtise ou par ignorance, à l'être.

« J'étais une jeune fille laide », écrit Paula Kurz, dont l'héroïne devient belle à force d'artifices. On lui « refait » les sourcils, le teint, le cou, le corps, car, après tout, la beauté tient à si peu de chose : quelques centimètres en moins, une touche par ci, une par là et le tour est joué. La science esthétique moderne se rit de tous les obstacles. Salons de beauté, cliniques de chirurgie esthétique, produits merveilleux, conseillers patentés sont là pour rectifier la nature déficiente.

Notre héroïne en use donc savamment, devient, avec les conseils d'un brillant ami chirurgien, une femme à la mode, inspire des grandes passions, connaît tous les hommages. Mais, consciente de tout devoir à celui qui l'a guidée, c'est lui qu'elle épousera à la fin du livre.

Ce sujet charmant ne vous paraît-il pas d'une originalité toute moderne ?

Il est la preuve que jamais le souci et le soin de la beauté féminine n'étaient entrés aussi profondément dans les préoccupations quotidiennes.

De tout temps, sans doute, dans tous les harems, tous les gynécées de tous les pays du monde, les femmes ont cherché à s'embellir en retouchant la nature. Elles ont voulu la dépasser et devenir, selon le précepte d'Oscar Wilde, « des œuvres d'art ». Mais cette habitude n'était pas répandue comme elle l'est aujourd'hui. Elle ne concernait que des classes décriées ou privilégiées. Il fallait, chez les femmes « comme il faut », la prendre très tard et la perdre très tôt, la beauté était presque un objet de scandale.

Aujourd'hui, merci mon Dieu, on ne voit point là tant de frivolité. Soigner et embellir sa personne physique est devenu aussi naturel et essentiel que se laver tous les matins. Défense d'être vieille, défense d'être laide sont devenus des axiomes modernes. Axiomes durs mais salutaires. Ils poussent à maintes vertus. Il faut du courage pour n'être et ne devenir ni vieille ni laide, pour combattre ceci, renoncer à cela, agir, veiller...

J'accorde certes qu'il y a celles qui s'illusionnent et celles qui exagèrent, mais je les range dans les laides volontaires, précisément, et le problème de la beauté n'est plus que celui de la sottise, du manque de goût et de discernement.

Je croirai assez, pour ma part, que se vouloir charmante, se persuader qu'on l'est, c'est déjà l'être un peu ; les gens ne demandent souvent qu'à vous croire, et il en est ainsi de tous les mérites humains.

Sans doute, il n'est pas toujours possible d'acquérir le galbe et le profil des statues. Je n'ai pas dit que toutes les femmes pouvaient être belles, mais que toutes avaient le pouvoir d'écarter d'elles la laideur, la vraie, l'irrémissible. Et si j'osais, je dirai que toutes ont le devoir de le faire : la laideur offense et attriste, et n'y en a-t-il pas assez déjà de par le monde ?

ANNE-MARIE

Conseils à mes Nièces

Nièce « Miquette B. »

D'après ce que vous me dites, il me semble que ce jeune homme est vraiment amoureux de vous. Pourquoi n'essayez-vous pas d'avoir une franche explication avec lui au lieu de mener cette vie d'incertitude ? N'écoutez pas votre beau-frère. Comment peut-il savoir si celui qui vous plaît est malade ou non ? Parlez-en au principal intéressé, et si vraiment il souffre d'un mal quelconque attendez sa guérison complète pour l'épouser.

Nièce « Curiosité »

Je préfère de beaucoup un mariage d'amour à un autre dont le principal but serait l'intérêt. Mais oui, petite nièce curieuse, l'amour vrai existe et pas seulement dans les livres, fort heureusement pour nous toutes. Vous le rencontrerez aussi, je vous le souhaite, et alors vous ne me poserez plus de questions dans le genre de « Comment sait-on que l'on est amoureuse ? »

Nièce « Confiante-Cleopatra »

Pour vos taches, il n'existe malheureusement aucun remède, car le mal provient de la conformation même de votre peau. Employez pourtant abondamment une bonne crème grasse ou une huile solaire de manière à mettre comme un écran protecteur entre votre teint et les rayons solaires. Je vous remercie beaucoup pour votre recette. Elle me sera sûrement utile. Ecrivez-moi de temps en temps, je serai contente de vous lire.

Nièce « Vivent Bretagne et Malte »

Puisque vous êtes tellement maigre, il vous faut de la suralimentation. Mais, pour avoir de l'appétit, il est indispensable que vous vous remuez le plus possible. Faites du sport, de la marche et de la natation. Vous vous sentirez beaucoup mieux. Si, malgré tout, vous n'avez pas faim, allez voir de suite un docteur qui vous donnera un médicament à prendre. Mais ne laissez pas traîner ces choses-là. Vous pourriez le regretter un jour.

Nièce « Inconnue malheureuse »

Mais vraiment vous exagérez, ma chère nièce, et je me demande pourquoi vous devez faire un monde d'une chose tellement courante. Croyez-vous être la seule femme au monde un peu dure d'oreille ? Et puis, ce n'est pas à cause de votre manière de parler qu'on se moquera de vous. Je suis certaine qu'il vous manque une seule chose : la confiance en vous-même. Essayez de l'avoir et toute votre vie changera. Continuez à correspondre avec votre cousin. Je suis certaine qu'il vous épousera malgré vos prétendus « terribles défauts ». Regardez les choses plus en face et elles vous paraîtront beaucoup moins « terribles » que vous ne l'imaginez.

Nièce « Ninotchka »

Employez la méthode égyptienne dite de la « halawa ». Demandez à votre laveuse ou à votre bonne de vous épiler de cette manière le visage. Pour vos mains, trempez-les deux fois par jour dans du vinaigre tiède et gardez pendant cinq minutes. Vos boutons proviennent du fait que votre estomac ne fonctionne pas très bien, à moins que vous ne mangiez trop d'épices, de conserves ou des mets excitants.

Nièce « Gros nez »

Pour diminuer la taille de votre nez, un seul moyen existe : c'est celui d'avoir recours à une opération de chirurgie esthétique. La brûlure de votre peau disparaîtra si vous y appliquez chaque soir du lait caillé frais.

Nièce « Amoared »

Montrez-lui que vous tenez à lui, faites la chose tout simplement, sans complications inutiles. Pourquoi essayez-vous d'être artificielle ? Ce n'est pas par ce moyen que l'on retient l'attention d'un homme. Soyez franche et spontanée. Il vous en saura gré et vous jugera différente des autres. Faites-lui également comprendre que vous avez rompu vos fiançailles non pas par caprice, mais parce que la chose était devenue nécessaire.

Neveu « Port-Saïd-Port-Tewfick »

Je ne comprends pas vraiment à quoi riment toutes ces complications. Vous aimez une jeune fille et ne le lui dites pas. Vous attendez, me dites-vous, la fin de la guerre pour lui avouer vos sentiments. Mais elle, croyez-vous qu'elle attendra jusque-là ? Ne sachant rien de votre amour, n'ira-t-il pas se marier ailleurs ? Je trouve, pour ma part, que la meilleure solution est de tout lui dire dès à présent.

Nièce « Odette dal M. »

Il y a des mois que je vous ai écrit une très longue lettre. Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu ? Je voudrais beaucoup savoir ce que vous devenez. Je pense à vous. Envoyez-moi un petit mot, voulez-vous ?

Nièce « Patricia »

Les poches sous les yeux proviennent très souvent de troubles glandulaires. Pourquoi ne consultez-vous pas un médecin ? Il pourrait, beaucoup mieux que moi, vous tirer d'affaire.

Nièce « Adieu mes vingt ans »

Il ne faut pas vous décourager. On a la chance de plaire à n'importe quel âge.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

R.C. Alex. 1349 — Caire 34703



LEQUEL PREFEREZ-VOUS ? L'ORIGINAL OU SON IMAGE ?

Elle a vingt ans, elle est jolie, elle est vedette. Elle s'appelle Peggy Moran. Comme toutes les femmes qui se savent belles, elle prend plaisir à se pencher sur son miroir qui la dédouble. Et ses admirateurs, captivés par le charme de l'image qu'elle leur offre, se prennent à penser : « Que n'y a-t-il deux Peggy Moran... »

(Photo Universal)